LE PHARE DE NEUILLY

H. ARP
G. BENN

L. HIRTZ
J. JOYCE
P. DERMÉE
T. AUBRAY

N. BARNEY
STENDHAL
B. FONDANE
P.-J. LAUNAY

R. GUILLERÉ
J. DE ZABALETA
P. DRIEU LA ROCHELLE
G. RIBEMONT-DESSAIGNES

NUMÉRO 2

Photo Man Ray

A détacher en suivant le pointillé.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné
(Nom et adresse)

.....

.....

souscris un abonnement d'un an à la Revue

Le Phare de Neuilly

au prix de : France.. .. .. **75** francs

Union Postale.. .. .. **85** francs

Autres pays .. .. .. **90** francs

Ci-joint le montant de cet abonnement en un chèque (ou mandat poste).

SIGNATURE :

Envoyer ce bulletin à la Directrice de la Revue *Le Phare de Neuilly*, 16, Avenue du Parc Saint-James, Neuilly-sur-Seine.

Le Phare de Neuilly

Revue Mensuelle

(Dix numéros par an)

N° 2

DIRECTRICE :

LISE DEHARME

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

16, Avenue du Parc Saint-James

NEUILLY-SUR-SEINE

Tél. : MAILLOT 21-85

(le Vendredi de 9 heures à midi)

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Abonnement d'un an :

FRANCE : 75 francs.

Union Postale : 85 francs. — Autres pays : 90 francs.

Le Numéro : France, 10 francs. — Etranger, 12 francs.

N° inv. 5458

MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE DOCUMENTATION

RP 199

SOMMAIRE

Manifeste du désarmement psychique	Le Phare de Neuilly.
Velours vert de voyage	René Guilleré.
Le lac de Genève	Stendhal.
Le siège du Ciel	Hans Arp.
Les maisons étranges	A. C.
Belle jeunesse	Gottfried Benn.
« Ecce Puer »	James Joyce.
Journal d'un homme trompé	P. Drieu la Rochelle.
Poèmes	Lise Hirtz.
Quatre épitaphes prises au cimetière des bêtes	X...
Les problèmes de la Nature	Juan de Zabaleta.
Ulysse	Benjamin Fondane.
L'œillet des flammes	Paul Dermée.
Appels	Thérèse Aubray.
Dernières volontés d'un chasseur de lucioles	Nathalie Barney.
La biche blanche	X...
La chambre noire	P.-J. Launay.
Le Bocal de Poison Rouge	G. Ribemont-Dessaignes.
Chronique des disques	G. R. D.

Photos de Man Ray, Lee Miller, Brassaï, Keffer et Dora Maar.

« On peut imaginer de nombreuses formes de collaboration « scientifique internationale efficaces, par exemple la lutte « contre la maladie du sommeil qui intéresse l'humanité « entière. Tel est aussi le caractère de la récente enquête sur « l'enseignement en Chine. »

Sir FRANK HEATH,
Membre du Comité Exécutif de la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle.

« La Patrie, sans laquelle le monde serait un chaos... »

E. PERRIER,
Président du Comité pour le désarmement moral.

Procédure. — « Le Gouvernement Polonais propose de « renvoyer la question du désarmement moral à la Commission « Générale qui voudra bien, sans doute, confier à une Sous- « Commission le soin de rédiger la ou les conventions néces- « saires. »

(Propositions de la Délégation Polonaise relatives à la réalisation progressive du désarmement moral.)

« La Commission Internationale de Coopération Intellectuelle « prend acte des suggestions émanant de la Commission Natio- « nale Polonaise de Coopération Intellectuelle et se réserve « d'en tenir compte dès que les décisions de la Conférence du « désarmement au sujet du désarmement moral permettront « d'envisager des mesures d'exécution. »

(Résolution adoptée par la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle à sa quatorzième session plénière.)

MANIFESTE DU DÉSARMEMENT PSYCHIQUE

I

Les fous étaient grandement honorés chez certains primitifs. Le Moyen Age les brûlait. Le XIXe siècle les emprisonnait. Aujourd'hui on les soigne.

La guerre est une folie : le monde n'en est pas encore au Moyen Age.

Positifs ou négatifs (*sic*), plus ou moins libérés, plus ou moins sophistiqués, des instincts de guerre habitent tous les hommes. Les différents degrés du sado-masochisme inconscient des individus sont représentés dans les différents degrés du bellico-pacifisme des collectivités.

Or, au programme d'aucun mouvement, congrès, ligue, etc., réaliste ou idéaliste, nous n'avons vu jusqu'à présent la proposition d'une *lutte sérieuse, méthodique et suivie contre les instincts de guerre.*

II

1° — L'idée de la guerre est, *de bonne foi*, UNIVERSELLEMENT RÉPROUVÉE. La déclarer « hors la loi », la maudire, la « haïr », lui « déclarer la guerre », ne pas la nommer, autant de mesures magico-conjuratoires, qui ne sont pas les plus dérisoires (ni, d'ailleurs, les moins symptomatiques) dont elle ait été frappée.

Mais il n'est pas besoin de citer autre chose que la discussion interminable et passionnée des armements à laquelle le monde se livre (sous le couvert de leur restriction et de leur réglementation !) pour prouver que l'idée de la guerre n'est pas UNIVERSELLEMENT REJETÉE.

En d'autres termes, les hommes ont, vis-à-vis de la guerre une attitude *ambivalente*, et en présence des tendances opposées qui affectent ainsi le comportement collectif, il est impossible de préjuger laquelle l'emportera. *La situation est donc dangereuse.*

2° — Le mot « ambivalent », proposé par Bleuler en 1911, est aujourd'hui bien connu, mais la notion d'un mélange de tendances affectives opposées qu'il exprime n'est acceptée par l'intelligence qu'avec certaines difficultés d'objectivation.

L'analogie est flagrante entre le débat inconscient dont l'idée de guerre fait l'objet et les innombrables névroses d'angoisse que les moyens psychanalytiques réduisent.

La méthode psychanalytique réussit quand elle ramène à la conscience certains éléments affectifs cachés et défendus, et les fait entrer dans le champ de la connaissance. Elle a à vaincre des *résistances*. Elle y parvient, notamment, en démasquant le mécanisme, jusqu'alors caché, des conflits personnels. Par analogie ou en vue d'analogie, elle éclaire aussi des situations telles qu'en présentent : l'histoire, les mythes, les lois, les faits-divers, les pédagogies, les régimes alimentaires, les vocations, les prestiges, les vêtements, les coiffures, les snobismes, les jeux, les romans policiers, les crises politiques, les caractères régionaux, les bonnes manières, les langages, les sports, etc., etc.

III

Partant de là et considérant l'attitude du monde vis-à-vis de la guerre comme l'équivalent d'une névrose, il nous paraît intéressant de vulgariser la notion de l'ambivalence en montrant par le plus grand nombre d'exemples possibles, comment elle se retrouve dans les domaines les plus divers pour troubler le jugement et l'attitude d'hommes de bonne foi et de bonne volonté. On peut espérer ainsi que tel lecteur, rétif à l'interprétation de certaines situations, trouvera à côté d'elles une observation qu'il acceptera, et qui, échappant dès lors à l'automatisme nocif de ses instincts, passera sous le contrôle de sa conscience.

UNE RUBRIQUE DE PSYCHANALYSE, DONT CE MANIFESTE INDIQUE SUFFISAMMENT LA SUBORDINATION, FIGURERA DONC AU SOMMAIRE DE NOTRE REVUE A PARTIR DU MOIS PROCHAIN.

*
* *

Nous ne voyons d'ailleurs dans cette tentative superficielle de réduction des symptômes qu'un acheminement vers les buts que nous proposons ici à *la psychanalyse comme méthode d'action* : rendre à eux-mêmes et sublimer *les instincts agressifs normaux* que la civilisation a placés dans une situation véritablement pathologique *en interdisant leur jeu naturel dans tous les cas autres que celui où*, excités par les intérêts, justifiés par les dialectiques, absous par les religions, honorés par les conventions, *ils dégénèrent en* INSTINCTS DE GUERRE.

LE PHARE DE NEUILLY.

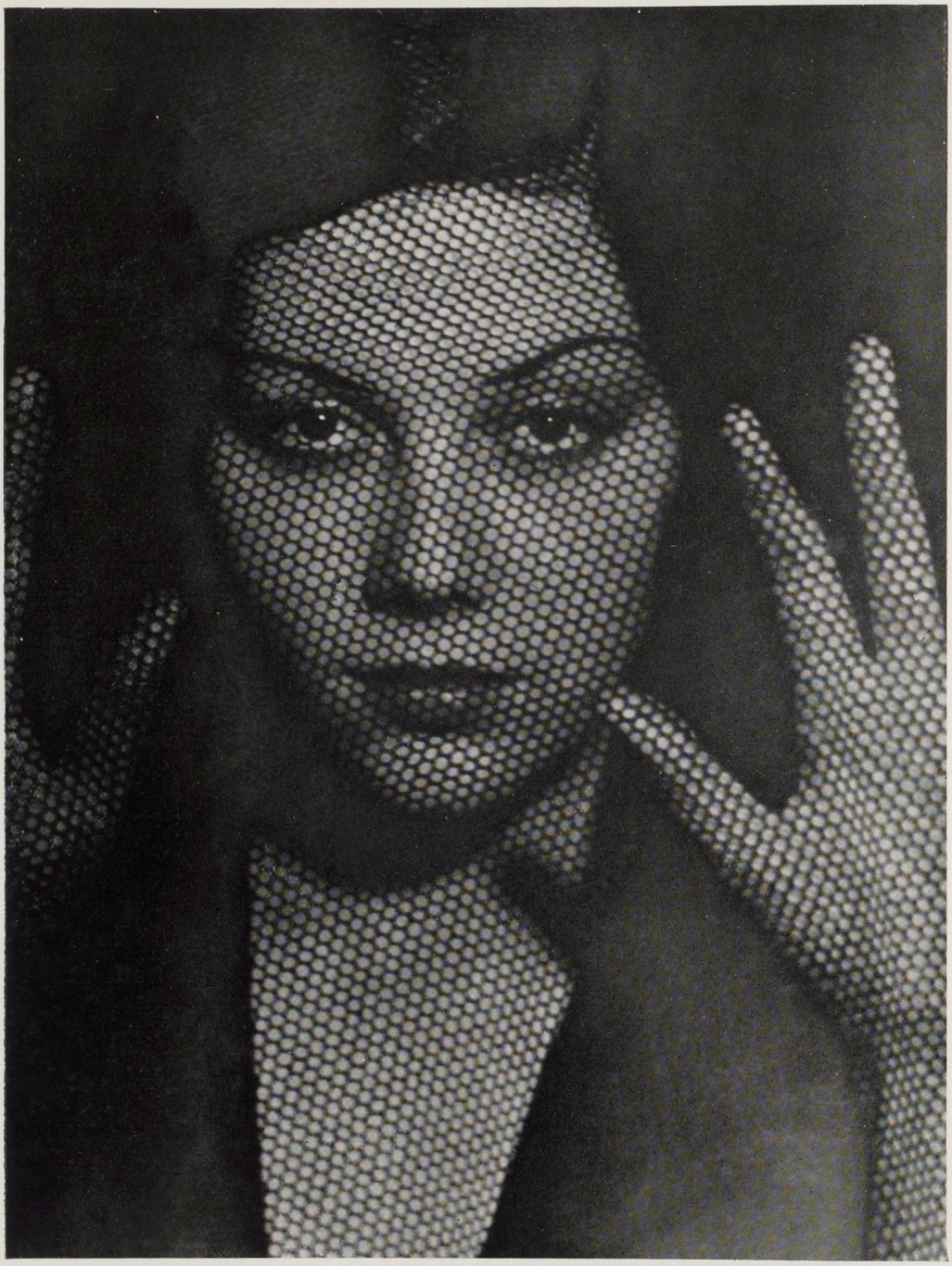


Photo Man Ray.

VELOURS VERT DE VOYAGE...

velours vert de voyage, poisson pirate, voiles noires, clochettes de cristal à
d'invisibles chapeaux chinois, lent diminuendo de crépuscules.
lunatiques acrobaties, pleureuses d'argile.
lézards de verre, papillons de pastel
caliban a tué les sirènes momies peintes
orphée fait une entrée de cage

à retrousse palme
je joue sur la noire
on a mis la foudre en bouteille
piaffement d'azur des quadriges
galop pétrifié des Pégases

bouches ouvertes du masque tragique qui perpétuent la forme du cri
bestial comme un dieu
les pierres qui chantent au soleil levant
les égyptiennes qui regardaient la mort avec des yeux peints
l'absolu chloroformé
toute notre vie sans cesse, qui se détache de nous, tombe dans le vide
les condamnés assis dans le fauteuil volta mouraient entre les bras de la femme torpille
j'habite dans mon cerveau
là ou l'âme goutte...
le fétiche Dieu-fait-homme
ma chair m'exile
l'« mords-moi le dos »

le divan passionnel
larmes de glycérine
cuisses de plâtre rose
les faux jours des plaisirs

fêtes, violons filtres des abats jours roses, méduses à musique
des Melpomènes d'hôtels meublés
les draps ont gardé la forme des fantômes
des existences bougent dans la cloison. Sa petite toux sèche
une planche de sapin qui se fond
il gèle au fond de l'armoire à glace

elle logeait en garni dit le rapport de police
la montre s'est arrêtée à 3 h. 25 l'heure du crime
les pas de sang du crime dans le corridor
la mort a les bras longs
la mort phosphorescente nuit de bitume
charogne sucrée, carcasse souriante
un ventre de vieux celluloïd
la tête de Saint Jean-Baptiste en boîte garantie non reverdie
gangrène sentimentale
landru en avait plein la barbe
des petits oiseaux faisaient rouler des billes dans leurs sifflets
et mon tout est un beau militaire

il y a des pas au plafond
nomades de palace
le conseiller des grâces
son amour brûle par les mille feux de la rampe
rien n'est beau rien n'est vrai
comme les rails de tramway...
la jungle rayée de tigres et de fusils
la négresse est une femme négative
éburnéenne et hyaline évidemment
murènes nourries de roses
l'esthétique de l'infra rouge
déviergínise le nihil, mets-toi en boule dans un œil de ciron

bruissement de l'éther. La mort trempe ses bras dans la nuit
cathédrales polaires. La terre tourne sur des pointes de diamant
vastes champs d'épandage de système céleste
firmament en germination, pollen d'étoile
un océan livide charrie des soleils morts
décharge dans l'idée pure
les anges montent et descendent comme des contrepoids
le soleil emporte la mer au pôle pour fabriquer des nuages

la chute suspendue de l'ange
l'ombre du lénathan sur la ville
mamelles d'ombre de mélancolie
le boulevard coule sombre styx de mille morts
riveraines
la tristesse descend en moi comme un monte-charges
une lumière bat comme un papillon épinglé
pont noir natté de ciel bleu
la grande maison jaune de sienne dans la lumière
sur la marée du soir, haute falaise
La nuit est en équilibre. Un cri d'enfant fait tomber la nuit
le soir a des mains violettes
la misère en rose
un vent si nu qu'il a froid
le grand singe syphilitique pleure des larmes d'homme
Dieu s'enfonce par mille racines

René Guilleré.

LE LAC DE GENÈVE [1]

(Pages inédites de Stendhal)

Parmi les précieux manuscrits de Stendhal de la Bibliothèque de Grenoble, dans un recueil qui contient pêle-mêle des pages dépareillées de la Vie d'Henri Brulard, *d'*Une position sociale, *du* Rose et Vert, *des résumés de Buffon, des notes sur la structure de l'agathe, on trouve de la petite écriture irrégulière et malaisée à déchiffrer du grand psychologue quelques feuillets intitulés* Le Lac de Genève. *Au-dessous du titre l'auteur a écrit : « Roman de mœurs et moral, œuvre posthume de M. Ducray-Dumînil. » Ces pages sont datées de 1831. Il y avait douze ans déjà que l'auteur de* Cœlina ou l'enfant du mystère *était mort, mais son succès n'était pas épuisé.* Cœlina *avait été tirée à douze cent mille exemplaires. C'est en songeant par comparaison au sort sans éclat de ses propres livres que Stendhal aura écrit en manière de plaisanterie ce nom alors célèbre en tête de son papier. Mais les lignes qui suivent, aucun doute n'est possible à ce sujet, sont bien de la plume à qui nous devons* Le Rouge et le Noir *et ne sauraient être attribuées à l'émule d'Anne Radcliffe :*

C'était en 1804 ; la diligence dont j'occupais le cabriolet avec ... parcourait assez lentement une longue montée, dans un bois. L'aspect de la vallée était joli, mais je ne la regardais pas ; je savais que du haut de la colline que nous montions je devais apercevoir le lac de Genève.

VOYAGE A GENÈVE

Le lac de Genève : quel mot pour un cœur de dix-huit ans ! Les rochers de Meilleray, J.-J. Rousseau, Vevey, la nouvelle Héloïse !

La pédanterie n'avait point sali les eaux du lac de Genève.

Enfin j'aperçus ce lac immense du haut des collines de Changy ; il a vraiment l'air d'une mer ; on aperçoit le lac dans une longueur de

(1) A paraître prochainement aux *Éditions du Divan.*

douze lieues au moins. L'air était si pur que je voyais la fumée des cheminées de Lausanne à sept lieues de nous s'élever vers le ciel en colonnes ondoyantes et verticales.

— As-tu deux sous pour donner au postillon ?

Thélinge répétait ces mots avec humeur pour la troisième ou quatrième fois ; je lui donnais deux sous de six liards ce qui faisait trois sous.

— Tu m'as mis là dans une jolie position, rappela-t-il quand le postillon se fut éloigné. Veux-tu que je demande à un enfant de me rendre un sou ? D'ailleurs on est bien sûr de leur réponse : ils n'ont pas de monnaie.

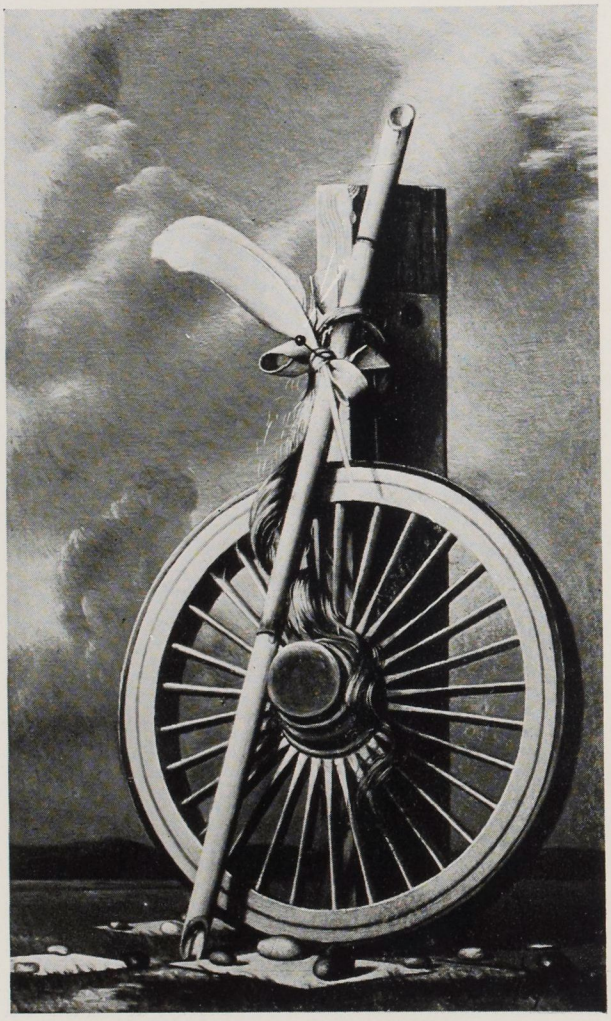
L'aigreur de Thélinge était profonde. Il ne finit pas de me gronder. Il avait dix-huit mois de plus que moi, c'était le jeune frère de la fameuse maison Félix Thélinge et Cie, la première de mon pays ; il parla longtemps. J'étais ravi de voir mon lac et profondément ennuyé d'être avec lui. Lui, de son côté, croyait que je jouais la comédie en ayant tant de plaisir, ou essayait de le croire. Car Thélinge avait bien autrement l'usage du monde que moi. Je n'ai jamais su cacher le bonheur ou l'ennui ; à dix-huit ans je devais être transparent pour une âme de procureur surtout comme était Thélinge. Aujourd'hui il a quatorze cent mille francs de bien et la croix ; moi j'ai quatorze cent cinquante francs de demi-solde, j'ai fait quatorze campagnes et je n'ai pas la croix. C'est égal je ne changerais point. On dit que Thélinge est triste et morose. Il ne trouve personne digne d'épouser sa fille unique. Moi, je suis toujours le même, ravi de l'aspect d'un beau lac, d'un joli bal. Que dirai-je de la musique !

Je disais en 1804 et je devais être bien plaisant aux yeux d'un philosophe, d'autant plus que je mentais quelquefois pour arrondir ma phrase. En décrivant un beau paysage qui réellement m'avait fait grand plaisir, je ne me faisais pas faute d'un beau nuage *couleur d'or*, s'il m'en fallait un pour terminer ma phrase ou ma perspective. Ce n'est pas impunément que l'on a remporté un premier prix de rhétorique. Je l'avouerai, c'est encore avec délices que je mens quelquefois. Je suis poète alors et un poète qui improvise. Mais l'honneur souffre de ce plaisir et je tâche de mentir le moins possible. Je ne mens jamais qu'en...

Le récit s'interrompt brusquement ici et l'on en est d'autant plus fâché que son tour personnel plaisait davantage. C'est certainement lui-même que Stendhal a mis en scène avec un ton de sincérité et un accent sensible qui enchantent. Romain Colomb, son cousin et son exécuteur testamentaire, ne s'y était

pas trompé. Pour lui ce fragment semblait appartenir plutôt à la Vie d'Henri Brulard *qu'à une composition particulière. Mais si Stendhal songeait déjà en 1831 à écrire l'histoire de sa vie, du moins n'avait-il pas encore commencé* Henri Brulard. *Quoi qu'il en soit on peut penser que Thélinge est peint à la ressemblance de Félix Faure, ce Grenoblois, compagnon des jours d'infortune dont l'ascension dans la voie des honneurs n'inspire qu'une considération un peu dégoûtée à l'indépendant Stendhal, en même temps que l'auteur du récit ressemble à Henri Beyle comme un frère. Il n'en faut point davantage pour nous intéresser à ces pages trop brèves.*

Henri MARTINEAU.



Peinture, par Pierre ROY.

(Galerie La Renaissance).

LE SIÈGE DU CIEL

1919

les étincelles d'air tombent brr brr
les étincelles d'air tombent brr brr
les étincelles d'air tombent brr brr
les étincelles d'air tombent dans les bouteilles de paille

brisez l'émail des canons
plumez les plumes des joues des drapeaux
gonflez les sacs de feintes
les étincelles d'air tombent dans les bouteilles de paille

roulez le fut des psaumes du socle des flocons
les étincelles d'air tombent dans les bouteilles de paille
semez des escarres sous les pieds de pain de votre croisade
les étincelles d'air tombent dans les bouteilles de paille

les étincelles d'air tombent brr brr
les étincelles d'air tombent brr brr
les étincelles d'air tombent brr brr
les étincelles d'air tombent dans les bouteilles de paille

il fait encore assez clair pour voir qu'il commence à faire sombre
les étincelles d'air tombent dans les bouteilles de paille
servez vous une fois seulement d'un chemin et ensuite faites un cadeau
les étincelles d'air tombent dans les bouteilles de paille

II

les roues d'air bourdonnent brr brr
les roues d'air bourdonnent brr brr
les roues d'air aiguisent les ciseaux d'eau
les estomacs ruminent sur les crêtes d'oiseaux

l'oreiller fume des cigares
la bouche écoute au trou de serrure
nouez une serviette autour de vos dentiers
les roues d'air aiguisent les ciseaux d'eau

retournez les nuages
les roues d'air aiguisent les ciseaux d'eau
mettez des pantoufles à vos sabots de poney
les roues d'air aiguisent les ciseaux d'eau

les roues d'air bourdonnent brr brr
les roues d'air bourdonnent brr brr
les roues d'air aiguisent les ciseaux d'eau
les estomacs ruminent sur les crêtes d'oiseaux
montrez vos griffes sans manière
il tonne dans l'espace rempli par la tête
le cœur sent la bouchée fine
les roues d'air aiguisent les ciseaux d'eau

III

les roues d'air bourdonnent brr brr
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr.
les étincelles d'air tombent
dans chaque œuf est debout une chose raide

la tête de la corde est du feu
la queue de la corde est de la glace
les ciseaux d'eau doivent couper la corde exactement dans son milieu
sinon les étincelles divines deviendront des étincelles d'air
les oiseaux de plaisanterie s'envolent libres comme des oiseaux de leur
[cornet de glace
les gants attrapent des lettres papillons
les colonnes de castilages nettoient leur drague de mots
il tonne dans l'espace rempli par la tête

les roues d'air bourdonnent brr brr
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
les étincelles d'air tombent
dans chaque œuf est debout une chose raide

les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr

IV

les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
les hommes saignent par leurs branches

une paire de souliers court comme un miracle fendu
en même temps sur deux routes
les portes s'ouvrent et se ferment comme des habits
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
les chevalets d'amour à tiges de drapeaux exterminent leurs yeux avec chic
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr
il tonne dans l'espace rempli par la tête
les étincelles d'air jaillissent des roues d'air bourdonnant brr brr

la mer a des pieds de serpent des mains de cheval et des nez de pigeon
il tonne dans l'espace rempli par la tête
je frise la moustache à mon ancre
il tonne dans l'espace rempli par la tête
qui traîne ses larmes a des cordes derrière soi
qui est debout entre œil et œil dent et dent
qui sert à parler aussi bien qu'à pleurer
il tonne dans l'espace rempli par la tête

Hans Arp.

(Traduit de l'allemand par Georges Hugnet).

Photo Eli Lotar.

Photo Eli Lotar.

Photo Eli Lotar.

Photo Eli Lotar.

LES MAISONS ÉTRANGES

I

JARDINS DE FER ET DE CIMENT

C'est à la sortie d'Etampes, au bord de la route conduisant à Arpajon, que se trouve la maison au jardin, masquée par l'uniformité d'un alignement de petites villas toutes semblables, entourées d'une végétation qui se répète à l'infini. Chaque jour, à la sortie de son travail, un employé de la gare d'Etampes se livrait, dans ce cadre respirant la platitude et l'ennui, à une série de travaux dont l'ensemble rappelle singulièrement les constructions du facteur Cheval. Sur la façade de la maison il avait fixé de larges médaillons montrant des oiseaux à bec de héron et à corps de hibou, des têtes de vieillards coiffées de bonnets pointus. Sous ses fenêtres, il construisait avec des cailloux quatre pylônes couverts de coquillages, de lézards et d'insectes en ciment colorié, destinés à abriter un grand boa muni d'une langue de fer. L'aquarium du jardin contenait des poupées de celluloïd retenues au fond de l'eau par des filins invisibles. Parmi les fougères et les arbustes, il disposait de faux cactus et cannes à sucre pour servir de perchoir à quelques oiseaux bleus et jaunes ; des scarabées, des tortues, des belettes, des mouches, des têtes de bouc sculptées en ciment voisinaient déjà avec une foule de petits tumulus en coquillages. Actuellement, le jardin se montre tel que son propriétaire l'a laissé. Le numéro de la maison, un 13, est gravé dans la paume d'une main ouverte surmontant un des piliers de la grille. Un singe en ciment grimpe à un cocotier garni de gros fruits mauves. Sur les plates-bandes, une étrange végétation tropicale découpée dans de la tôle et du fer blanc, se dresse parmi les herbes folles. Des bêtes, des reptiles ornent encore le faîte des murs mitoyens.

Dans un autre ordre d'idées, ce jardin fait pendant avec ce singulier musée d'Etampes dont les deux salles contiennent des fossiles, des gra-

vures symboliques de compagnonnage, des dents d'éléphants et des vieux journaux placés côte à côte... Que l'on n'invoque pas pour en expliquer la conception des histoires faciles à base de « la hantise du lointain », « l'évasion », etc., etc. Cet employé de gare n'éprouvait pas le moindre besoin de se déplacer. Il n'avait jamais quitté Etampes. Mais il se plaisait à peupler les misérables mètres carrés de terre lui appartenant, de plantes, de bêtes, de figures, qui hantaient son imagination. Une sourde activité intérieure le poussait à vouloir compléter infatigablement cet ensemble. Pendant les soirées d'hiver, alors que les travaux du jardin étaient arrêtés, il ornait son intérieur de petits tableaux composés de morceaux de bois coloriés, représentant Adam et Eve, des combats d'ours et des scènes de chasse...

A sa mort, il se préparait à réaliser de nouvelles sculptures dans son jardin. La maison est habitée maintenant par sa veuve, une vieille femme peu communicative et un grand chien. Son mari lui a laissé le souvenir d'un bon employé, très ponctuel ayant eu peu d'amis. Il est assez rare que des curieux sonnent à la grille pour visiter son jardin et sa maison. Elle se souvient toutefois d'un inconnu qui est venu la voir il y a trois ans :

— Un monsieur Michel Leiris, m'a-t-elle dit.

Il représentait « l'archive des Documents des Monuments de Paris ».

A. C.

Peinture, par Pierre Roy.

(Galerie La Renaissance).

BELLE JEUNESSE

La bouche de la jeune fille qu'on trouva dans les joncs,
Avait l'air tellement rongée :
Lorsqu'on ouvrit la poitrine, l'œsophage était tout troué.
Dans une tonnelle, sous la rate,
On découvrit un nid plein de jeunes rats.
Une petite sœur était morte.
Les autres se nourrissaient du foie et des reins,
Buvaient le sang froid et passaient là
Une belle jeunesse.
Leur mort aussi fut belle et rapide :
On les jeta tous ensemble à l'eau.
Oh comme leurs petites gueules criaient !

GOTTFRIED BENN.

(Extrait du Cycle « Morgue ». Traduit de l'allemand par Ivan Goll).

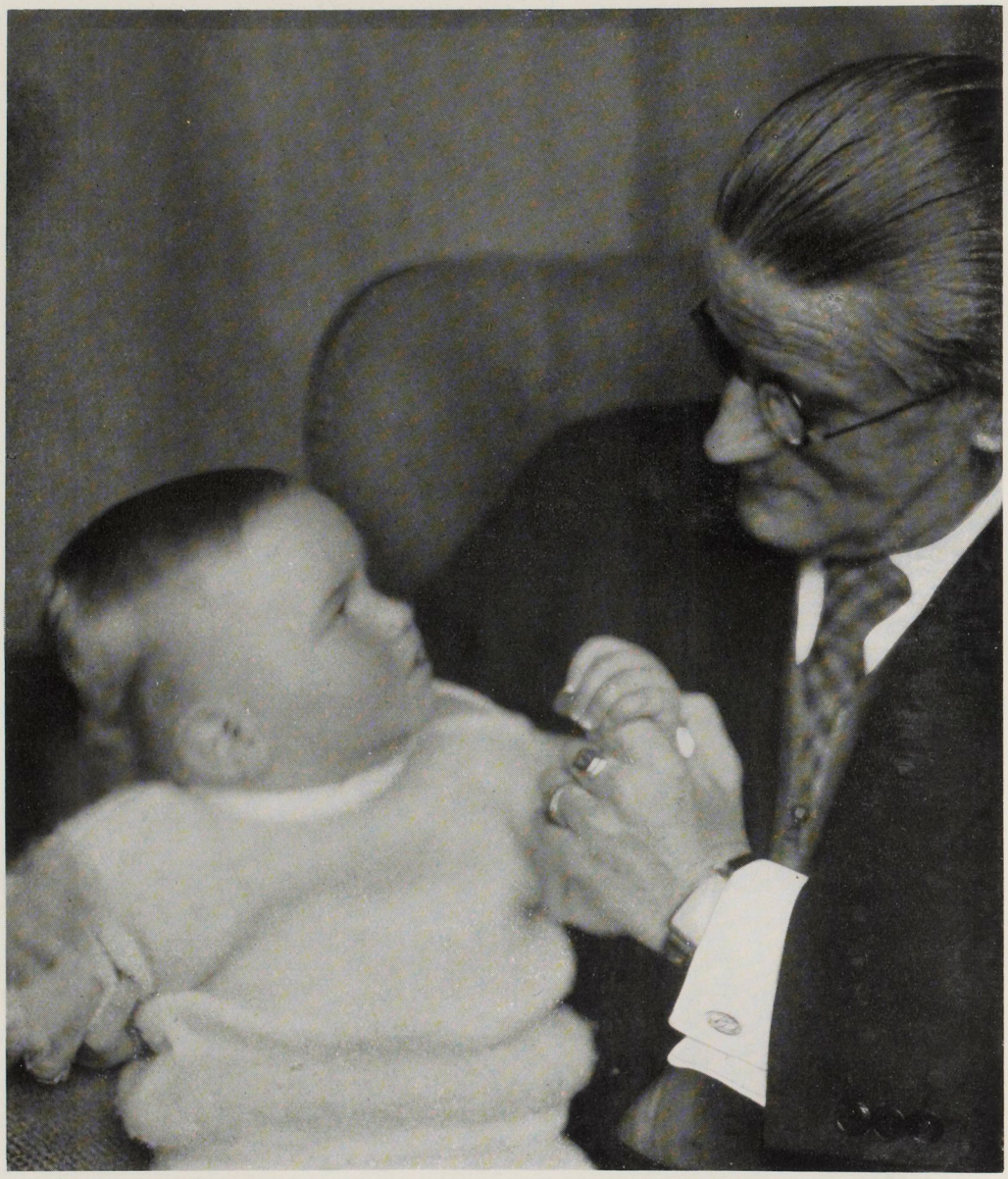
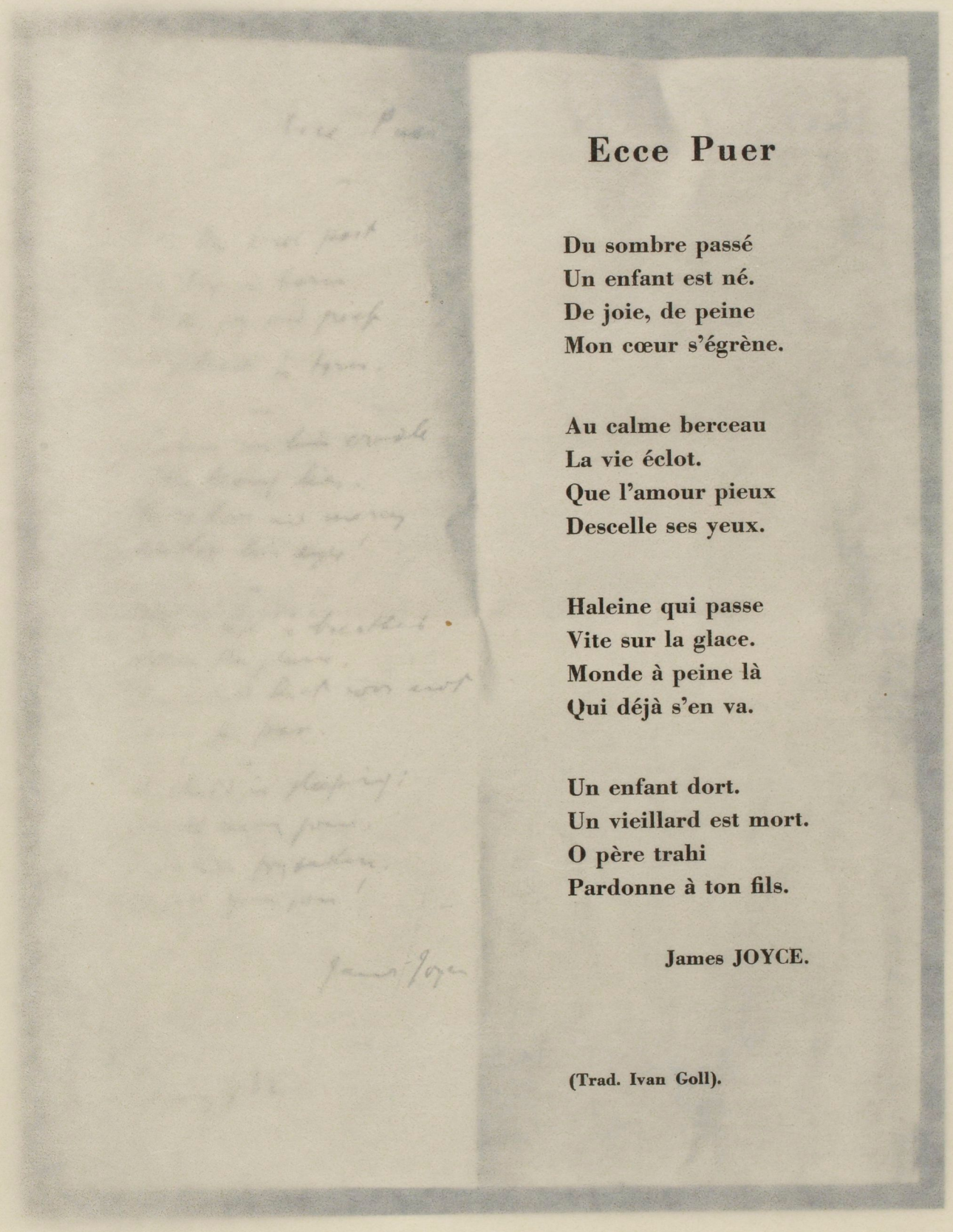


Photo Robert H. Davis.

JAMES JOYCE et son petit-fils.



Ecce Puer

Du sombre passé
Un enfant est né.
De joie, de peine
Mon cœur s'égrène.

Au calme berceau
La vie éclot.
Que l'amour pieux
Descelle ses yeux.

Haleine qui passe
Vite sur la glace.
Monde à peine là
Qui déjà s'en va.

Un enfant dort.
Un vieillard est mort.
O père trahi
Pardonne à ton fils.

James JOYCE.

(Trad. Ivan Goll).

Fac-similé du manuscrit de James Joyce.

Ecce Puer

Du sombre passé
Un enfant est né.
De joie, de peine
Mon cœur s'égrène.

Au calme berceau
La vie éclot.
Que l'amour pieux
Descelle ses yeux.

Haleine qui passe
Vite sur la glace.
Monde à peine là
Qui déjà s'en va.

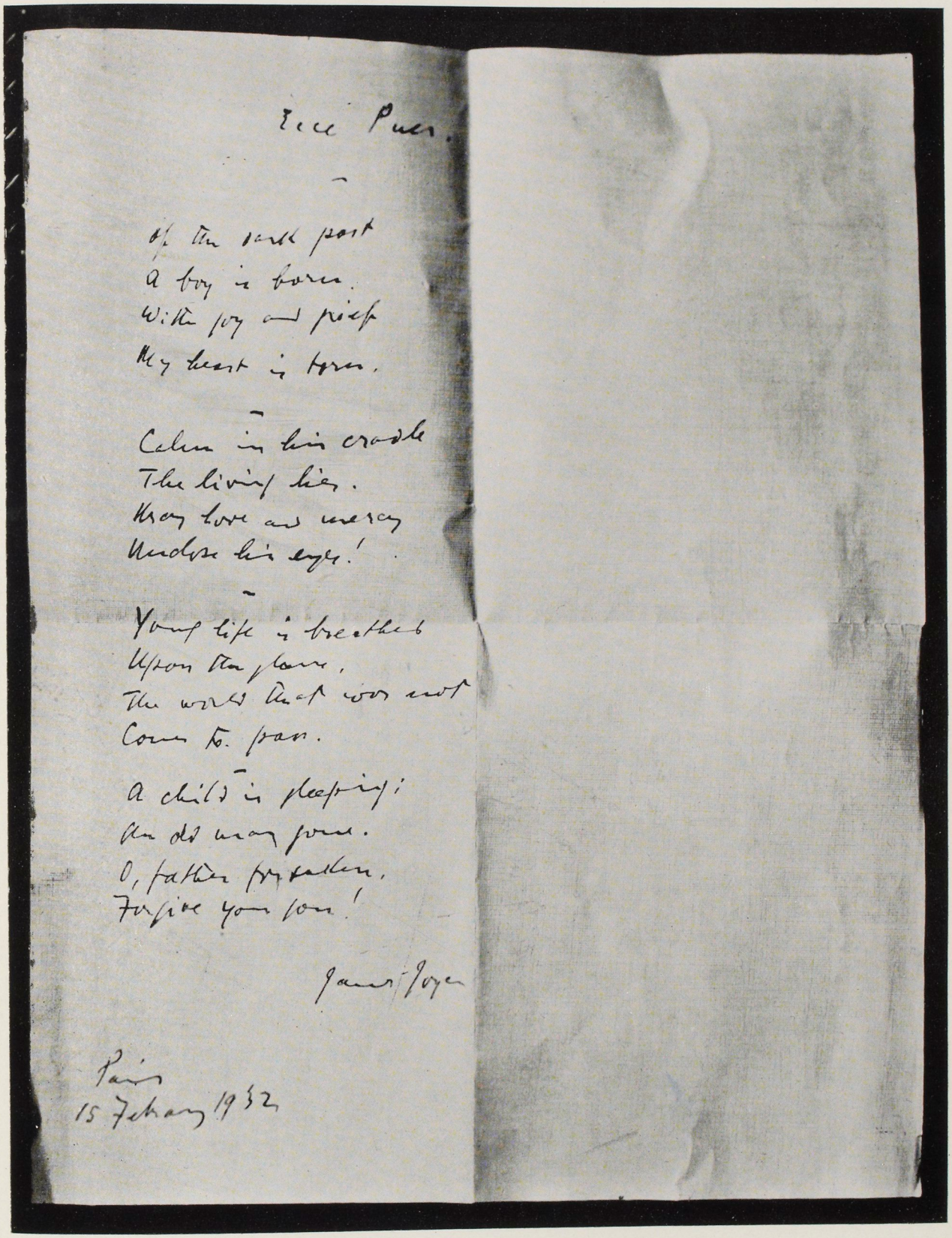
Un enfant dort.
Un vieillard est mort.
O père trahi
Pardonne à ton fils.

James JOYCE.

(Trad. Ivan Goll).

Photo Robert H. Davis.

James Joyce et son petit-fils.



Ecce Puer.

Of the dark past
A boy is born.
With joy and grief
My heart is torn.

Calm in his cradle
The living lies.
Kray love and mercy
Undose his eyes!

Young life is breathed
Upon the plane,
The world that was not
Comes to pass.

A child is sleeping;
An old man gone.
O, father forsaken,
Forgive your son!

James Joyce

Paris
15 February 1932

Fac-similé du manuscrit de JAMES JOYCE.

JOURNAL D'UN HOMME TROMPÉ

1er juillet.

Je pars. (écrit le 9 juillet).

10 juillet.

Je voyage.
J'ai chaud. Torpeur. Bien-être.
Ni passé, ni avenir.
J'oublie les autres et moi-même.

11 juillet.

Je vais sans but.
Personne ne sait où je suis.
Je suis seul. Je suis une pierre qui roule et qui se dépouille de sa mousse.

12 juillet.

Je mange à peine, je ne bois que de l'eau. Je vais presque nu, je m'épure par de longs flots de sueur. Je ne fume plus de cigarettes ; deux ou trois cigares infiniment longs.

Un homme libre : fantôme qui glisse dans la foule. Mince, bien mince.

13 juillet.

Sans argent, pas de voyage, pas de liberté. J'ai de l'argent.

Des choses habituelles de ma vie, je n'ai plus que le tabac. Plus de femmes, plus d'hommes. Mais soleil, ombre, eaux, pierres, dans un pays où je suis seul, deviennent mes biens particuliers.

14 juillet.

Je suis maigre. Ces vêtements lâches, légers. Je sue moins, donc je commence à être pur.

J'ai quarante ans, mais je n'ai pas de ventre.

Personne ne se soucie de savoir où je suis.

15 juillet.

De six heures à onze heures du soir, je roule d'une ville à l'autre. Puis je me promène dans les rues jusqu'à quatre heures, jusqu'au matin.

Je me fous de l'histoire, des églises et des palais. Il n'y a du moins que des façades qui sont les décors fugitifs de la rêverie. Et des passants.

16 juillet.

Ce peuple est tout entier complice de ma rêverie. Muet, il respecte la paix de mes entrailles.

17 juillet.

Je suis bien tranquille au milieu de ces femmes. Je n'aime pas les brunes.

Sans argent, je n'aurais pas le soleil, ni l'ombre. Ma solitude est faite pour une grande part de mon argent. Cependant, pour un autre cette monnaie de papier ne se changerait pas en l'unique pièce d'or de la solitude.

Et j'ai su faire de la pauvreté aussi une solitude. Etait-ce une autre solitude ?

Ces soirées de Paris où je passais sans un sou dans ma poche devant les cinémas, les restaurants, les bordels, les maisons des femmes riches que j'avais eues ou que j'aurais pu avoir. J'avais faim et je laissais la faim lentement m'aiguiser. Le plus souvent vers minuit, j'en avais assez, je téléphonais (Tiens ! mais j'avais donc quelques sous dans ma poche ?) à mes amis jusqu'à ce que j'en trouvasse un qui fût chez lui et me dit de venir puiser dans ses coffres. Quelques fois, je me suis couché sans avoir recouru à la communauté des biens et je jouissais vaniteusement de légères crampes. Le lendemain, je travaillais un peu et rentrais dans la normale d'où je n'étais guère sorti.

18 juillet.

On dit qu'en Russie, ils ne savent plus ce que c'est que la jalousie. Je suis russe.

Je n'ai aucun besoin de faire l'amour. Il est vrai que j'ai quarante ans. La saison de l'amour pour moi, c'est l'hiver : l'été je me repose. Autrefois, je supportais une chasteté de huit jours ; maintenant je dois me reposer un mois par an.

Ce n'est guère par mes sens que l'univers entre en moi : pas du tout d'odorat, l'oreille voilée, l'œil peu exercé. Je ne sais jamais de quelle couleur sont les yeux des femmes. Donc sous ce soleil, c'est plutôt d'un état moral que je jouis. Je me sens russe.

Depuis huit jours, je fais halte dans un village quelconque en Castille. Il n'y a rien dans ma chambre, rien dans le village : quelques meubles dans la chaux, quelques pans de mur parmi l'immense chaume desséché. Une humanité agricole en pantalons et en jupons. Ils ont rentré leur blé et ne foutent rien. Moi non plus.

21 juillet.

Quand Praline m'a dit que Jacques couchait avec Nelly...

23 juillet.

J'ai quitté le village castillan. Cette Beauce torride est idiote. Ce village était plein d'un phono qui rotait du gros vin.

Il y a la mémoire. La mousse incrustée dans la pierre.

24 juillet.

Cet individu bien isolé et sauf que, par moments (par moments seulement), je contemplais dans les yeux de Nelly, c'était un dieu. Etant dieu, je me faisais de la vie une idée facile : seul dans l'univers, pas de concurrence. Mais Praline m'a fait rentrer dans la foule.

25 juillet.

Dans la foule des amants de Nelly. Je leur marche sur les pieds. Comme je n'aime pas qu'on me marche sur les pieds, je me suis sauvé.

Je n'ai pas vieilli sur la question d'argent. Je jouis de cette somme que j'ai en ce moment, sans plus me soucier du lendemain qu'il y a vingt ans. Ces vingt mille francs, c'est une île enchantée d'où je ne sortirai jamais.

26 juillet.

J'ai été étonné de l'avertissement de Praline, et pourtant je m'étais dit à de certains moments, que Nelly avait d'autres amants que moi.

D'abord, il y avait l'Autre — il est officiel — mais qu'en plus de l'Autre, il y en eut un second, c'était visible et je croyais le voir. Ces heures, qu'elle me refusait çà et là. Soudain, un mot de Praline a fait virer toutes ces plaques de mon imagination. Ce que j'ai dû être trompé dans ma vie : à quarante ans, c'est la première fois seulement que j'apprends une tromperie !

Ma souffrance, sous l'œil sadique de Praline, n'était pas faite de toutes ces tromperies probables qui m'auraient blessé secrètement, mais du sentiment que j'ai toujours eu de leur nécessité et qui, à l'occasion, éclatait.

27 juillet.

Je passe de la Castille en Andalousie. Je suis comme une armée de soudards sans emploi et qui commence à se ressentir d'une errance déjà longue. Nous avons des traînards, des blessés.

Un être ne peut se contenter d'un autre être. Donc aucun être n'est fidèle.

28 juillet.

Ce que j'ai écrit hier est un mot de cocu. Un cocu dit toujours des sottises solennelles.

L'amour peut être exclusif aussi longtemps que dure le prestige.

Je n'aime pas l'Andalousie. Cette Touraine me fait regretter ma Beauce brûlante. Quelle idée d'être en Espagne quand je pourrais être dans le Caucase ou au Mexique. Mais je n'ai pas tellement d'argent.

Je n'ai pas lu un livre depuis des mois.

Le prestige, c'est énorme.

30 juillet.

Je me trouve insuffisant un jour sur deux. Alors, Nelly...

J'ai tellement méprisé les femmes qui se contentaient de moi.

31 juillet.

Le prestige. « On dit qu'il est beau, on dit qu'il est riche, on dit qu'il est fort... » La fidélité dure aussi longtemps que dure l'étonnement.

Mais quand on se retrouve à égalité.

Car, même si, pour une raison ou pour une autre, une femme m'aime, il arrive un jour où je lui ai donné tout ce que je pouvais lui donner. Bientôt elle va sentir le déséquilibre, qui engendre le mouvement.

Ne suis-je donc point inépuisable ? Si, je suis inépuisable ; mais dans mon for intérieur. Puis-je faire accéder un être jusque dans le saint des saints, là où moi-même j'entre si rarement ? Si je suis riche, c'est de richesses qui ne sont pas celles que je sais donner aux femmes.

— Je lui donnais du plaisir, elle m'en donnait. Mais le plaisir est nombreux comme la foule.

Et Nelly, si elle est comme tout homme et toute femme sensible au prestige, elle y échappe plus tôt que d'autres, grâce à son terrible bon-sens. Ce bon-sens, c'est le sens de son corps.

— Je n'ai de ma vie, en vingt ans d'exercice, trompé une femme.

(Sauf une fois, Gloria, parce que son absence de jalousie me paraissait de l'indifférence : je n'ai jamais été aussi obtus qu'avec Gloria, qui m'aimait dans son fier silence de fataliste.)

Je m'aperçois aujourd'hui que c'était là de la magie : ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. J'ai vécu dans la terreur d'être doublé, triplé. Alors, j'ai toujours pris le soin de ne rien savoir ; je ne voulais pas entrer en contact avec la fatalité.

Et aussi je prenais les devants : je maintenais sans cesse toute femme qui m'aimait sous la menace d'être plaquée. Je m'étais fait une superbe réputation de lâcheur. On se défend comme on peut, la plupart du temps comme une bête.

Ce qui fait que j'ai toujours pensé que Don Juan était un froussard.

— Au moment où une femme jouit dans vos bras, on sent si bien qu'on n'est plus là, du moins en tant qu'individu, on est anéanti dans la rencontre des deux sexes, rencontre de foules.

Pourtant, au début « Mon chéri, toi, toi... » Oui, mais à la fin... Quand elle se réveille, elle se dépêche de vous reconnaître.

1er août.

Relu les dernières lignes d'hier. Moi, la souffrance me rend bête. La souffrance, tiens, tiens.

Comment puis-je dire cela des femmes, quand il y a eu Rosita.

Nelly ne m'a pas aimé, mais Rosita m'a aimé. Au moment de l'amour, mon âme s'engraissait de son âme et je l'habitais comme une bête habite un bois. Quand elle rêvait tout haut, c'était de moi.

Il est vrai que Rosita était sous l'effet d'un prestige. Pour cette grue — la seule femme parfaitement honnête et généreuse que j'ai rencontrée, avec Gloria qui, elle, était une femme du monde — j'étais un homme alors riche, jeune qui d'une minute à l'autre pouvait l'abandonner et la laisser retomber à ses michets.

Quand même, elle m'aimait bien.

2 août.

Chaque fois que je rouvre ce carnet, je tombe sur une bêtise. « Le plaisir est nombreux comme la foule ». Va te faire lan laire. Il y a donc tant d'hommes qui font jouir les femmes ?

Non, mais il suffit qu'il y en ait deux ou trois.

3 août.

Pour Nelly, le monde était trois. Trois hommes capables de lui donner cette impulsion dont elle savait si bien s'emparer.

Vais-je me mettre en colère, dire que Nelly est une brute ? Mais Muriel n'était pas une brute, cette puritaine dressée à distinguer les âmes les unes des autres, cette femme à qui j'avais livré mes derniers secrets — mes avant-derniers secrets — qui les avait acceptés, ne m'a-t-elle pas trompé ? Elle en a eu envie, ce qui suffit.

Comment voulez-vous qu'un individu qu'une fois pour toutes l'explosion passionnelle a fait sortir de soi aille se borner à un autre individu, et ne profite pas de sa sortie pour s'ébattre ?

4 août.

Nelly avait des journées bien remplies. Entre moi, Jacques et l'Autre. Par exemple, le dernier dimanche de juin, elle a quitté l'Autre à midi, elle a déjeuné avec Jacques, puis elle s'est couchée avec lui. Jusqu'à cinq heures et demie. A six heures, elle était chez moi jusqu'à huit heures et demie. Elle a dîné avec l'Autre et passé la nuit chez lui.

5 août.

Elle me disait des mots tendres, à Jacques aussi, à l'Autre aussi. C'est surtout ça qui aurait dû la fatiguer.

J'entends Sophie qui me dit : « Mon cher Gille, vous croyez que toutes les femmes sont comme celles que vous connaissez. Votre Nelly est une grue, voilà tout; mais toutes les femmes ne sont pas des grues. »

Sophie est une femme vertueuse. (Elle le nie, elle entre en fureur quand je le lui dis. Elle s'écrie : « J'aime mon amant, voilà tout. » Mais après quelques années, on sent bien que ce qui fut spontané devient appliqué. Elle ne veut pas perdre le droit d'être orgueilleuse. L'orgueil d'avoir connu un grand amour l'amuse encore et va sans doute la mener jusqu'au seuil de la vieillesse.)

Nelly, elle, cherche peut-être l'amour. Lui reprocherai-je de le chercher, si elle ne l'a pas trouvé ? Sophie l'a peut-être trouvé trop aisément.

Il y a dans chaque vie une saison de la connaissance. Peut-être est-ce la saison de la connaissance pour Nelly. Que sais-je de ses annales ?

6 août.

Les mots tendres qu'elle me disait, c'étaient ceux que je lui avais dits la veille. Qu'est-ce que cela prouve ? Tous, nous nous faisons écho les uns aux autres.

« Pour Nelly, il y avait trois hommes dans le monde : quelle foule ! » Pourquoi mettre en avant des chiffres, dans un domaine où il peut être question de qualité ? Nelly disait des mots tendres à chacun de nous, mais ce n'était pas les mêmes. Et les caresses pas plus que les mots n'étaient pareils avec l'un et avec l'autre. Comment additionner des choses dont chacune est aussi étrangère à l'autre que l'Asie à l'Afrique ?

Même si elle était la brute que me dénonce Sophie, même si elle

ne demandait à l'un que d'ajouter en quantité à ce que l'autre lui avait déjà donné, et si elle revenait au premier pour encore allonger l'addition, elle aurait été obligée d'accepter et de reconnaître une différence. Alors s'il y a différence, il n'y a plus fatigue. Pourquoi Nelly serait-elle fatiguée ?

Mais Nelly cherche-t-elle l'amour ? Sait-elle ce que c'est ?

Les mots tendres qu'elle répétait. J'ai entendu beaucoup d'hommes et de femmes répéter mes mots. Quand je rencontre quelqu'un de plus vif que moi, c'est moi qui répète. Les femmes répètent plus ; mais ce n'est qu'une apparence. Si elles nous empruntent des mots, c'est que la seule langue usitée est celle des mâles.

Il n'en est pas moins vrai que je souffre.

Mais enfin, de quoi est-ce que je souffre ?

Du mensonge.

Nelly vit parce que Nelly ment. Pourtant l'homme, qui ne peut s'en passer pour vivre, ne croit pas qu'il soit né pour le mensonge.

...Notre sincérité. Il y a quelques années dans un dîner bourgeois où « les vieux ménages » et « les jeunes ménages » se mêlaient, je me taillais un petit succès en justifiant « notre génération » par son horreur du mensonge et son goût de la sincérité. Couillon triomphant, j'annonçais même la faillite de l'adultère.

Il est vrai qu'il y a une faible muflerie, un cynisme facile, un sadisme au petit pied qui s'assemblent à ce coup de sonnette : entrée de la sincérité ; mais cette sincérité marie-couche-toi-là est superficielle, sournoise, soucieuse de convenances, comme toutes les putains. On les connaît, nos gens sincères, après quelques années, ils sont devenus les pires hypocrites. « Je suis un maquereau », dit D..., ce qui lui permet de faire à la file trois mariages d'argent. « Je suis une nymphomane », dit A...e ; comme elle est laide, elle en profite pour demander la charité sans trop de honte.

Cependant, il y a en tous temps quelques délicats qui dédaignent de mentir, comme chose trop facile. Nelly n'a pas vécu parmi des gens qui lui donnaient l'idée d'une telle délicatesse.

Au reste, pour ne pas faire de cocu, il faut trouver un partenaire qui soit digne de ne l'être pas. Etais-je ce digne partenaire ?

8 août.

Cette simplicité de vie dans les pays chauds. Je la trouve même à Séville où je suis depuis quelques jours.

DOCUMENTATION M.N.A.M.

J'en jouis, et pourtant je ne pourrais m'y tenir. Dans un mois, il me faudra remonter vers le nord, pays des tourments. Autrefois, cette pensée me gâtait mon plaisir : ma nonchalance du sud me paraissait un luxe sans attache avec moi-même, voué au nord et à ses travaux. Aujourd'hui, je suis capable de faire ce simple raisonnement : si, étant au sud, il me faut aller au nord, d'autre part, étant au nord, il me faut aller au sud.

Pourquoi n'en ferais-je pas ainsi avec Nelly ? En prendre et en laisser ?

Mais une femme, est-ce un paysage, un climat ?

Ce corps qui m'a tant occupé, comme je l'ai oublié. Je n'y ai pas pensé une fois depuis le 1er juillet. Je ne pense qu'à son cœur. Mon pauvre Beyle, sa beauté n'était qu'une promesse qui n'a pas été tenue.

9 août.

Nelly aime les hommes.

10 août.

Voilà qui demande diantrement à être expliqué.

Elle aime le plaisir qu'ils lui donnent ? Oui. Oui, d'abord. Elle en a eu, elle en a un besoin immense. Lente comme tant de femmes, elle a attendu ce plaisir ; depuis qu'elle l'a trouvé, elle le recherche. Oui. Mais ce qui est indispensable n'est pas suffisant. Et cela devient si insuffisant, qu'il semble que cela cesse d'être indispensable. Nelly aime dans les hommes autre chose que le plaisir qu'elle en reçoit.

11 août.

J'aime les bordels espagnols ; j'y retrouve l'honnêteté des bordels français de mon enfance.

Antique paix des gynécées. Ici les choses sont à leur place.

Je suis essentiellement réactionnaire, puisque je le suis sur le chapitre de la femme. Non seulement anti-féministe, mais misogyne.

Je n'aime pas les brunes. (Quelle bêtise est-ce que j'écris là qui me fera sursauter demain !) Il y a des blondes en Espagne, mais je ne veux pas les voir.

— Etais-je un bon partenaire pour une Nelly sincère ?

J'avais bien l'idée d'une attitude sage. D'abord, j'avais assumé cette

attitude, je lui avais dit : « J'entre aujourd'hui dans ta vie, j'en sortirai demain. Quand j'y entre, il y a déjà du monde ; en sortant, je croiserai quelque nouveau venu : je ne serai donc jamais seul. C'est fatal. Mais je n'en travaillerai pas moins de bon cœur à me faire toute la place possible. » Je le lui ai répété par la suite, à des moments de docte douceur où j'admettais que son cœur, comme tout autre, fût un bordel.

Mais pour être sage, il faut contraindre quelque partie de la nature. Ce que je ne puis, ce que je ne veux jamais faire. Aussi dans le secret de mon désir et de mon orgueil, je me proposais de la détacher de l'Univers, de lui faire oublier les amants d'hier, de couper l'herbe sous le pied des amants de demain.

Pendant d'assez longs moments, je jouais assez bien l'épicurien, prenant ce qu'elle me donnait et, pour le reste, la laissant à sa vie. Mais bientôt l'amour-propre me faisait craindre de paraître sans perspicacité. Et puis, je ne suis pas si insensible à l'existence d'autrui. Car enfin, être jaloux, c'est reconnaître les besoins complexes d'un autre moi.

Alors non seulement j'écoutais ce qu'elle me racontait de sa vie, mais je la faisais parler. Je soupesais certains noms, je repérais certaines heures obscures. Cependant, je me flattais de mon doigté, je croyais que je n'avais pas l'air d'y toucher. Puis soudain, craignant de bien dissimuler au point de paraître niais, je lâchais une remarque pleine d'ironie soupçonneuse.

Mais j'avais vraiment aussi des moments de calme — indifférence ou confiance. De ces moments-là je ne tiens pas un compte suffisant quand je prétends que j'ai toujours su.

13 août.

Comment variait-elle à côté de moi, dans le même temps ?

M'aimait-elle plus à ces moments où j'étais moins tyrannique, plus généreux, et plus nonchalant ? Il est probable que oui, du moins au début de ces moments. Et cela m'enfonçait davantage dans mon laisser aller. Mais, à la fin, elle devait s'aviser de l'étroitesse de besoins que je lui prêtais ainsi et, éperonnée, elle s'élançait avec une nouvelle vivacité dans ses traîtrises. Si bien que j'en ressentais le contre-coup et me réveillais.

Pauvre chère vieille mécanique du cœur.

Somme toute, Nelly devait trouver que j'étais bon à être trompé.

15 août.

Je passe mes nuits dans ce bordel dont j'imagine qu'il est dédié à la Vierge. Chaque lieu, chaque chose doit être dédié à un dieu ou à une déesse. Or, en Occident, nous n'avons qu'une déesse qui doit suppléer à toutes les fonctions de la féminité divine. Dédié à la Vierge, parce que, dans un bordel, hommes et femmes cultivent la virginité du cœur. Culte atroce et facile.

J'ai trouvé un truc commode pour que cette troupe de femmes ne me donne que ce que j'en veux. Je dis que je suis peintre et ce carnet où je feins quelques croquis me défend de leurs attaques. Je dessine et je plais, car mon crayon est mièvre, parfois.

Je ne peux plus faire l'amour qu'avec une femme que j'aime. J'ai couru les putains, mais il me semble que c'est fini. Je m'étonne d'avoir été pendant de longues années un débauché qui convoîtait les statues des jardins publics. Mes sensations étaient si amorties au contact de ce marbre ou de ce zinc.

Sans doute avais-je de la poudre à jeter aux moineaux ; mais je n'en ai plus.

Somme toute, je n'avais besoin de prostituées que dans la mesure que j'ai trouvée ici, au bordel de la Vierge. Je leur demandais des images, des images un peu plus avivées que m'en offrent les femmes ordinaires, amaties par le grand jour. Dans le débauché que j'étais, il y avait un peintre : reste le peintre.

Mais ai-je donc encore besoin de rassembler des images ? Mon cerveau n'est-il pas imprégné de toutes les images du monde ? Oui. Alors ?

C'est que je ne sais jamais où aller, si ce n'est au bordel ; c'est le seul endroit où l'humanité se taise et offre un commerce gentil. Aussitôt que les humains se taisent, leurs corps deviennent doucement, infiniment causeurs comme ceux des bêtes et des plantes. C'est pourquoi, après le bordel, c'est la rue que je préfère. Il y a eu aussi les heureuses années du cinéma muet.

Je finis mes soirées chez les filles du silence. Le bordel pour moi est à la limite de l'art et de la religion, ces grandes fonctions mourantes qui se débattent encore dans mes entrailles.

— Nelly est-elle obsédée par les formes viriles comme je l'étais par les formes féminines ? Elle n'a pas tant d'imagination et plus d'instinct. Elle ne se complaît pas dans les images, mais à travers ces images elle cherche à tâtons — comme une bête ou un sauvage dans le sous-bois taché de soleil — des vertus, des forces sexuelles.

Pourtant à la réflexion, il y a en elle un principe de représentation et de vice. Mais comme il n'est point facile à une femme d'être débauchée, de faire des expériences à la douzaine, et qu'au reste, craignant le mécontentement de la société elle ne le souhaite pas, ses impressions doivent être encore très vives et très fraîches entre les deux ou trois corps où se restreint son va-et-vient. Avec quelle délicatesse elle devait éprouver les contrastes entre nous trois ! Ses combinaisons n'étaient pas assez nombreuses pour qu'elle ne pût pas les approfondir.

Puis-je donc l'accuser de vulgarité, comme je voudrais le faire ? Elle est curieuse.

Que saurait-elle, si elle ne trichait pas? De nos corps, de nos âmes? On ne voit un être par derrière que si on le trahit. Alors il vous montre son ignorance d'autrui, de l'univers, sa fatuité et son indifférence. Nous serions restés inertes tous les trois sous ses yeux, si elle n'avait pas remué autour de nous.

Jacques se méfiait-il comme moi ? Quant à l'Autre, il devine tout et il ne sait rien.

Comme notre univers est immobile, comme il est difficile de le remuer !

Il n'y avait pas d'égalité entre les amants de Nelly, pas d'inégalités non plus, des différences.

16 août.

J'ai eu vite assez du bordel, et j'ai quitté Séville. Je me suis fatigué de faire des mauvais dessins, alors j'ai causé avec ces femmes. Mais c'étaient des dames. Elles sont toutes vertueuses, économes et collet-monté. L'ennui a fini par me jouer le tour qu'il m'a toujours joué : m'ennuyant, j'ai fait l'amour.

Et maintenant le remords me chasse de Séville, je ne veux pas me fatiguer. L'idée du péché est inventée par les individus comme par les peuples dans le temps où ils ressentent la fatigue.

Nelly avait-elle vraiment le temps de nous approfondir ? Ah ! aujourd'hui je suis chrétien parce que je suis fatigué et je dis qu'il n'y a pas de profondeur dans le monde des sensations. Et j'appelle péché le manque de profondeur. Et je crie que Nelly a péché.

Nelly ne peut être diverse. Elle ne peut être qu'une ou rien. Je crois à l'âme, à la monade. Les philosophes et les religions n'ont-elles pas sacré un fait qui est que l'organisme humain est profondément cen-

tré sur l'un ? Je ne suis guère ému par toutes les rumeurs à notre époque sur la désagrégation du moi.

Je me sens un, je sens que chacun est un.

Mais si donc Nelly est une, et si pourtant elle a plusieurs amours, ou elle n'aime pas, ou un seul de ses amours est réel.

Je tends à croire que Nelly n'aime pas. Pourquoi ?

Parce qu'elle est faible...

Mais n'est-ce pas aussi parce qu'elle ne rencontre que des faibles !

Jacques, moi, l'Autre, nous sommes faibles. Je suis faible comme sujet, comme objet.

Ce n'est que dans une grande ville, labyrinthe de facilités, que Nelly peut avoir plusieurs amants, du moins des amants avec qui elle puisse jouer ce jeu faible.

17 août.

Ce carnet se couvre impunément des arabesques de mon idiotie. Nelly aimait.

Nelly aimait l'Autre moins que moi. Et à moi elle préférait Jacques. Elle ne chassait pas seulement des sensations, mais aussi des sentiments.

Jacques était son amant avant moi. Au moment où elle m'a adjoint à Jacques, elle l'a trompé et elle m'a donné l'avantage. Mais ensuite. C'était moi qu'elle trompait puisqu'elle revenait à Jacques.

Référence : quand je commençai à me lasser de Fanny, qui m'aimait, elle prit, avant que je l'eusse quittée, pour assurer sa retraite, un autre amant, Z... qui eut aussitôt l'impression d'être cocu comme un vieux mari.

Cependant Nelly ne gardait peut-être Jacques que par habitude, par peur de lui faire de la peine ? Habitude ? Habitude de la peau.

Si j'oublie la sensualité, je tombe dans la comédie italienne ou dans le vaudeville français.

— Cocu, voilà un mot imbécile et sale que je ne me serais pas passé il y a quelques années. Je vieillis, je deviens français. Je deviens vulgaire. Donc Nelly est vulgaire.

— Après tout le fait qu'elle restera peut-être toujours avec l'Autre, qui est son amant officiel, n'impose pas à coup sûr la créance qu'elle ne le préfère pas à ses amants de rencontre.

18 août.

Elle aimait plus le corps de Jacques, elle aimait plus mes caresses. Elle aimait plus son cœur, elle aimait plus mon esprit. Elle avait du respect pour lui, de la crainte pour moi.

Charmant Jacques, plein de préjugés.

Il faut dire que je n'ai jamais vu Jacques et que je l'imagine par quelques ouï dire. Mais sa forme morale et physique, imprimée dans l'être de Nelly, je peux la retracer, les yeux fermés. Je suis sûr qu'il a une poitrine très blanche et une poésie de préjugés, une hypocrisie solide d'où sortent de jolies délicatesses, d'aimables feintises.

Cependant si elle respectait Jacques, sans doute à la longue en a-t-il découlé pour elle l'idée de la violer.

18 août.

C'est une violeuse. Je voudrais bien savoir ce qu'elle avait fait avec lui, ce dimanche de juin, car je me souviens bien de ce qu'elle avait fait avec moi.

Quand elle arriva chez moi, vers le soir, elle ne voulut pas se déshabiller ; pour s'excuser elle portait la main à sa ceinture. (Je ne savais jamais à quel moment du mois elle en était : mon contact avec elle n'était pas exquis.)

Est-ce lui prêter à tort mon absurde imagination que de la soupçonner d'être repassée chez elle en sortant de chez Jacques, pour se prémunir de cette ceinture ? Elle l'aurait fait par une espèce de scrupule spécieux.

Si j'admets, au contraire, qu'elle était vraiment indisposée, je renverse mes batteries, dans ma rage de la pire interprétation, et je suppose qu'au lieu de mettre de la différence entre Jacques et moi elle voulut, au contraire, m'obliger par la manœuvre qu'on va voir à la plus grande ressemblance de posture avec lui, pour obtenir un contraste mince, mais d'autant plus aigu. Si elle m'a dit : « Déshabille-toi », elle avait dû le dire aussi à l'Autre... (Peut-être suis-je un pauvre toqué ; en tous cas, j'aurais fait, si j'avais été femme, une fameuse garce.)

D'ailleurs, elle ne me dit pas tout à trac : « Déshabille-toi », d'abord elle m'entraîna du divan sur le tapis, puis elle commença de ravager mon vêtement. Elle se défendait de ma bouche et de mes mains; quand je compris son intention, je cessai mes attaques. Elle m'avait mis à demi nu.

— Veux-tu que je me mette nu ?

— Non, j'aime ta peau comme ça.

Son regard me brûlait à la hanche.

— Laisse-moi te caresser, dit-elle enfin.

« Il y a longtemps que je rêve de ton immobilité, de ton abandon », se disait-elle.

Son œil fut sur moi de plus en plus aigu (ce qui me fait dire qu'il y a en elle un principe de représentation, de vice) tandis que sa caresse, à travers mille détours, mille ruptures de rythme, allait vers son but.

Assez, voyageons encore, n'oublions pas l'Espagne.

Non, avant de m'endormir dans cette chambre de je ne sais quelle ville, il me faut en finir avec cet article, l'article de Nelly sensuelle.

Avant de me demander si elle n'aime pas plus le plaisir qu'elle donne que celui qu'elle reçoit, j'aurais dû remarquer qu'elle ne reçoit pas son propre plaisir, qu'elle le prend.

Même quand elle était femme, et renversée, soumise à mon poids, à mon injonction, il y avait en elle un égoïsme qui se contractait et dont je renonçais à venir à bout. Je n'étais qu'une épée dans sa main dont elle se faisait mourir. Envahi d'indulgence ou de découragement, je remettais toujours à une autre fois de lui infliger le plaisir.

Je n'aurais même pas pu imaginer une pareille attitude il y a dix ans. Est-ce que tout ce que je raconte n'est pas l'aveu d'un quadragénaire qui redevient sinon naïf, du moins niais ?

Lors de nos premières rencontres, elle ne semblait songer qu'à ce plaisir qu'elle tirait de moi. Mais ce dimanche-là, donc, elle changea, elle démasqua son arrière-pensée.

Comment en vint-elle à ce changement ? Les pouvoirs de l'imitation sont immenses. Lors de plus d'une de ses visites, elle m'avait trouvé aiguisé par l'attente. Je me jetais sur elle, mais de ma longue impatience qui était déjà patiente, je faisais un retard sans fin. Elle me voyait penché sur elle, attentif, minutieux, méditant tout son corps, parcourant pas à pas toute sa sensibilité, ne fermant jamais les yeux. Ainsi je lui avais appris la curiosité.

Et sans doute aussi sentait-elle un besoin de revanche ; ayant subi ma lucidité, elle voulait la réfléchir sur moi.

Pourtant jamais je n'étais tout à fait son vainqueur. Car il venait

toujours un moment où je me souvenais que j'étais non pas une lesbienne, mais un homme : je ne pouvais me résoudre à l'épuiser entièrement par des artifices ; j'en revenais à ma force. Mais c'était alors que je retrouvais, comme je viens de le dire, son égoïsme. Tout à l'heure, elle était sans résistance devant mes caresses, mais elle retrouvait son quant à soi devant mon rut. Elle ne voulait jamais mourir qu'à sa manière. Comme l'esclave antique il fallait que, comme toujours, je tendisse à ma maîtresse un fer impassible sur lequel elle se tourmentait et se suicidait.

Aucun élan profond de l'être, chez elle, aucune spontanéité décisive. Rien que la quête consciente, superficielle du plaisir ; rien que de mécanique.

Mais chez moi, quel goût pervers, mystique de l'inachèvement se montre en moi au moindre prétexte que m'offre la résistance d'autrui !

En tous cas, que nous en soyons arrivés, ce dimanche-là, à l'inversion, il n'y avait rien que de logique. Est-ce que la logique ne vous fait pas glisser sensiblement d'une position à la position contraire ?

Poussant jusqu'au bout mes moyens d'homme, il était logique qu'au bord du fossé je fisse la culbute et que je me retrouvasse le contraire d'un homme, femme, sous les doigts et les lèvres de Nelly.

Dieu est un humoriste. De l'amant le plus aigument mâle, il fait soudain une femelle. L'extrême positif, il le tourne en négatif. De l'averti il fait un inverti. Ainsi tourne la roue.

Mais attention, il y a en moi une préférence, une préférence passionnée. Si, d'un point de vue d'éternité, je vois d'un œil égal les jeux de la vie et de la mort, par ailleurs d'un point de vue actuel, je choisis, je fixe mon choix et toujours sur la vie. Je veux rester homme, mâle. Et je veux que ma partenaire, la femme, reste femme.

— Nelly est-elle vraiment femme ?

Après tout je pourrais dire que tout cela, c'était sa faute. Elle restait dure, sans souplesse, sans possibilité de métamorphose.

Mais comment puis-je, moi, avec mes idées réactionnaires sur la femme, parler de la responsabilité de la femme dans l'amour ?

Toutefois il peut être question de qualité. Il y aurait des femmes à peu près impropres à l'amour, je veux dire : incapables de profondeur. Contre ces femmes le plus pénétrant amant ne pourrait rien...

Eh bien non, je ne crois pas ça, je crois à la toute-puissance de l'amour, de l'amant sur la femme. Il n'est point de sable qui, arrosé, ne devienne terreau.

Nelly était plus résistante que d'autres que j'ai rencontrées ; voilà tout. Tant pis pour moi, si je n'ai pas su briser sa résistance.

—J'ai fort peu rencontré de femmes qui aient le goût de l'inversion. Avant Nelly, presque toutes mes maîtresses (et même les professionnelles : quand elles aiment elles oublient volontiers les habitudes de leur profession) étaient passives.

Mais concentrées. Aucune d'elles n'avait d'imagination, d'invention, de curiosité, mais d'autant plus d'intensité dans l'attente et dans la gratitude. Tout leur être était ramassé dans un point unique.

Et ce point unique était là où elle était et moi aussi, là où il n'y avait plus ni elle ni moi, mais nous. Ce point se faisait de la coïncidence des deux dons. Ces deux dons n'en faisaient qu'un, mutuel, qui dissolvait deux êtres en un seul. A leurs yeux je ne pouvais prendre qu'en étant pris, recevoir qu'en donnant. Point de calculs — ou plutôt le calcul le plus profond. Pas d'égoïsme, mais le comble de l'être.

Rosita les avait toutes dépassées par son extrême rigueur, elle avait une austérité africaine qui, dans les derniers temps, avait été portée au vertige et au sublime par la maladie. Tout ce qui n'était pas l'étreinte lui paraissait préciosité méprisable, vaines allégations de l'impuissance, bavardage de cervelles vides. Dès qu'elle était dans mes bras, elle commençait de méditer longuement, profondément, infiniment, pieusement sur l'acte qui allait se produire; puis elle en mourait. Elle était toute dans l'acte pur et cet acte pur était agrandi aux puissances de l'Etre.

(A remarquer que si un écrit mystique semble toujours une description transposée de l'acte sexuel, une analyse sexuelle appelle à son tour le vocabulaire mystique. Et dans l'un et l'autre registre, passe toujours comme un vagissement enfantin).

(Si ces pages étaient publiées, y aurait-il des imbéciles pour trouver que c'est « de la littérature personnelle ». Pourtant, fouiller l'égo, c'est bientôt connaître, à travers l'humiliation, la modestie).

Muriel était moins profonde que Rosita. Pour les races du Nord l'acte sexuel engage plus difficilement tout l'être que pour les races du Midi, chez qui par contre, il devient trop facilement de l'éloquence.

Jeanne, la Française, était plus près de Rosita que de Muriel. Mais était-ce parce qu'elle était plus vieille que Muriel ? On sentait un peu chez elle le métier, le métier d'amoureuse. Pour Rosita qui passa de la jeunesse dans la mort, à travers le feu du cancer, l'acte était un acte unique, irrenouvelable, décisif.

J'avais admiré profondément, de toutes les forces de mon être, cette rigueur dans mes maîtresses.

Mais quelquefois, quand j'avais pris longuement et profondément avec elles les grandes assurances, je me sentais des envies de superflu, d'arabesque, d'ornement. J'ai toujours eu le sentiment que le grand art, l'art le plus vivant et le plus créateur sait joindre la profusion à la simplicité. J'aurais voulu situer mon amour dans une époque-limite entre le classique et le baroque.

Cette idée de l'arabesque peut mener loin. Il y a eu ces longues périodes de ma vie où, déçu par l'amour, ou fatigué de lui, je me réfugiais dans le plaisir chez les filles. D'abord, mes caresses ciselaient le plaisir chez une amante ; peu à peu elles le détachaient d'elles. Peu à peu le plaisir était à mes yeux comme un personnage fictif, terriblement présent mais d'une présence inhumaine, comme une idole, entre nous deux. De son ombre j'écrasais mon amante mais cette ombre tournait et menaçait de m'écraser à mon tour. Je m'écartais d'elle, je me roulais seul dans le fond du lit. Mes pouvoirs, détachés de moi, se retournaient contre moi ; je souhaitais que transmis à l'autre ils refluassent sur moi. Je voulais devenir l'amante et que l'amante fût mon amant. De variation en variation, on glisse, de ramification en ramification il en advient du premier élan comme de la sève dans la forêt vierge, qui non seulement nourrit la branche mais aussi la liane. Et la liane finit par appauvrir et dévorer la branche.

Tout cela d'ailleurs, si ce n'est point su mais pressenti, si c'est invention spontanée, est légitime dans l'unité de l'amour. L'inversion est la vague de reflux dans le mouvement perpétuel de marée de l'amour partagé et profondément fondu.

Mais ce ne doit être qu'une vague toujours appelée à se fondre dans la vague de nouveau contraire. Aucun élément qui soit suffisant dans la synthèse perpétuellement mouvante et inachevée.

Là où les faibles et les pauvres ne voient qu'une antinomie immobile, qu'un dilemne inerte, extérieur à leur vie, qui la coince, — le vice, — les riches et les forts voient le salut par le mouvement dialectique — garantie des renouvellements qui marient les contradictions et fait alterner sans cesse les poisons et les remèdes.

Somme toute, je suis des forts. Aucun danger pour moi qui suis la santé même, qui suis solidement attaché à l'axe du monde, que chez moi la tendance invertie, à force de se répéter, se fixe. L'amour vient toujours à temps m'arracher aux labyrinthes du plaisir.

Et si, dans une période de débauche, je rencontre une femme comme Nelly — qui, d'ailleurs, n'est pas une fille et éveille en moi l'idée de l'amour, mais qui est invertie, je la quitte, plutôt que de lui céder.

Ayant beaucoup pris, j'ai souhaité parfois d'être pris à mon tour, mais si je sens chez une femme — qui n'est pas une femme de passage mais une femme auprès de qui je songe à rester — la volonté énervée jusqu'à devenir exclusive, de me prendre, je me réveille et de nouveau je veux prendre.

L'homme peut supporter cette volonté de prendre, comme une feinte chez la catin, comme une invitation temporaire, un jeu, chez l'amante, mais il s'effraie si celle-ci, avec sérieux, durcit le geste de la catin.

De quoi s'effraie l'homme ?

L'instinct lui fait pressentir et deviner l'impuissance qui est au fond de tout vice.

Car pourquoi Nelly, soudain, se soucie-t-elle moins de son plaisir que du mien ? C'est qu'elle n'est pas sûre du sien. C'est qu'il n'existe pas, ou qu'il n'y a que le plaisir là où il devrait y avoir résolution de l'être. Elle est capable de distinguer mon plaisir du sien : grave symptôme. Et elle est capable de représentation : signe encore plus inquiétant. Elle vit donc plus d'imagination que de réalité. Elle imagine ? elle est vicieuse. Elle est vicieuse parce qu'elle est impuissante...

— Mais qu'est-ce qui ressort de tout cela ? Que je ne suis jamais arrivé à une connaissance décisive du tréfonds des sensations de Nelly et que je n'ai pas voulu me rendre maître de ce tréfonds.

Comme donc fut légère notre liaison !

Et après cela je m'étonne qu'elle ne m'ait pas tout donné, qu'elle soit restée partagée entre moi et un autre.

Quelles étaient mes raisons ? Je ne l'aimais pas ? Sans doute, car j'ai été beaucoup moins loin avec Nelly qu'avec d'autres femmes.

Pourtant, ayant été au fond physique, je n'ai jamais été jusqu'au bout moral, hélas, avec aucune — j'ai laissé Muriel s'enfuir avec son mari, Rosita mourir en désespoir de cause dans les bras d'un autre. Je me suis toujours emparé de toute résistance d'une femme, dans quelque plan que ce fût, comme d'un prétexte pour relâcher mon effort. L'amour est un travail comme toute chose, je n'aime pas le travail. De même qu'à un degré plus élevé, je m'étais emparé de la reculade de Muriel devant le divorce et devant le mariage (« si, après dix mois

d'amour, tu ne veux pas tout lâcher pour moi, moi je te lâche »), de la maladie de Rosita («tu vas mourir, je te lâche» — si bien qu'au moment où elle est morte je n'ai pu recueillir toute son âme ramassée dans ma main, ce qui aurait été un cadeau royal, unique, définitif) ; je me suis laissé arrêter par une manie sensuelle de Nelly qui n'était peut-être que locale, qui n'était peut-être pas le signe fatal que j'en faisais.

— Est-elle vraiment une débauchée, une perverse, une imaginaire?

L'amour ne peut-il toujours vaincre la débauche ? Je sais par expérience que la débauche n'est souvent que l'effet de l'impatience d'une nature voracement amoureuse.

Mon amour aurait pu la concentrer sur elle-même et la faire éclater dans un don total. Et l'exercice renouvelé de ce don total l'aurait peu à peu dotée d'une forte unité. De même que l'habitude d'exposer sa vie trempe l'âme du soldat, le rend sobre de gestes, mais décisif dans chacun de ceux qu'il se permet.

Si j'avais plus longuement, plus patiemment, investi son imagination, ses nerfs, un jour ses cuisses se seraient enfin distendues, elle aurait renoncé au plaisir et du même coup aurait connu la joie.

Sans doute jouissait-elle, mais elle ne se donnait pas. Il y a « la jouissance », dont parlent les pauvres gens, et l'amour.

Mais j'ai sauté sur la phrase de Praline et j'ai fui.

23 août.

Je suis arrivé à quarante ans sans avoir jamais eu une liaison de plus de six mois, donc sans avoir connu une femme. On le voit à ces pages pleines d'étonnement. Mais le regret de n'avoir pas supporté Nelly marque un tournant. Je commence à être capable d'amour, puisque je reconnais enfin et j'accepte l'atroce nécessité d'être humilié par lui. Ce serait enfin la réalité, après ce songe de ma jeunesse. Mais je me rebelle encore devant cette nouvelle carrière qui s'ouvre devant moi, pleine d'outrages.

M'attachant à Nelly, je l'attachais à moi.

Peut-être n'aurait-elle lâché Jacques qu'à la longue. Peut-être serait-il resté encore quelque temps dans ses jupes, profitant d'abord de l'indifférence dont il aurait fini par pâtir. Il ne nous aurait pas gênés beaucoup, il n'aurait pas empêché nos nœuds.

Persévérance, toucherai-je un jour tes trésors difficiles ? Aurai-je donc perdu ma vie sur cette faible idée du coup de foudre dont je vou-

drais toujours qu'il consume la femme que je rencontre et qu'il la sépare de tout pour l'abolir en moi ? L'amour, comme toute la vie, n'est que travail. Tout ce qui apparaît de spontané doit, pour prendre forme et s'épanouir, être soutenu par la conscience et prolongé par la volonté. Pourquoi moi, qui aime le travail dans mon métier, ne puis-je m'en accommoder dans mes amours ?

— Jacques ne me connaissait pas plus que je ne le connaissais, mais sans doute me devinait-il. Que craignait-il en moi ? Car enfin Nelly aimait quelque chose en moi. Elle ne souhaitait pas de me perdre. A Pâques, par suite d'une erreur d'adresse, elle ne recevait pas les lettres que je lui envoyais à Sainte-Maxime, elle m'avait aussitôt envoyé des télégrammes anxieux, sans orgueil, presque suppliants.

D'ailleurs, elle ne m'a pas quitté. Et je ne l'ai pas quittée. J'ai feint seulement de ne pas revenir à temps de Londres à Paris, en juillet, pour la revoir avant son départ pour la Norvège. Je ne lui ai pas écrit depuis deux mois. Mais il était entendu que nous ne nous écririons pas pendant les mois de vacances. D'ailleurs, peut-être m'a-t-elle écrit à Paris? Mon courrier ne me suit pas ; personne ne sait où je suis.

Je suis seul au monde. Un fantôme qui ne touche personne, que personne ne touche.

Elle aimait quelque chose en moi ; elle s'y était attachée. Aimer un être, c'est aimer d'abord quelque chose de particulier en lui — et non pas tout lui, pêle-mêle. Puis, à la longue, de proche en proche, par contagion, la faveur se répand. Donc elle allait m'aimer.

— Et pourtant, pourrai-je jamais oublier cet élan qui les jette parfois à la tête d'un homme et qui les fait préjuger, d'après le peu qu'elles savent, qu'elles aimeront tout ce qu'elles en ignorent et qui leur monte à la tête avec l'odeur mâle ?

J'ai beau faire, qu'elle ait gardé Jacques me rend impossible de croire dans l'amour de Nelly : elle n'était point ravie par moi. Quitte à le regretter le lendemain en reconnaissant mon humble condition d'homme, elle aurait dû d'abord avoir envie de rompre, en ma faveur, avec l'univers.

Du temps où je courais les maisons de passe, où j'avais le goût des putains, ce qui me ramenait à elles aussi, c'était que j'avais éprouvé qu'il n'est pas de volupté si anonyme qui n'attire aussitôt l'ombre de l'amour. Si, dans un corps fatigué, je parvenais à réveiller le plaisir, aussitôt un cœur vierge s'entr'ouvrait, un œil s'agrandissait à l'espoir de la tendresse.

Nelly, tu ne m'as donc pas aimé, si tu n'as pas été aussitôt ravagée par cet espoir de l'amour que je poursuis partout et qui partout suit mes pas.

Toutes mes amoureuses se sont aussitôt jetées dans mes bras : Jeanne, Rosita, Gwen, Muriel, Gloria.

— Mais pourtant ce n'était pas à jamais. Jeanne s'est laissée abandonner, Rosita a pu mourir loin de moi, Gwen, Muriel n'ont pas voulu quitter leurs maris, Gloria m'a laissé l'abandonner.

Eh bien, comme les autres, je laisse tomber Nelly; comme les autres, Nelly se laisse tomber.

Encore une fois, mes abandons, que signifient-ils ? Ma force ou ma faiblesse ? Ma faiblesse à coup sûr, car je sais bien que je n'ai épuisé aucune des femmes que j'ai quittées. Je n'ai eu d'elles que la passion, non pas l'amour. Je n'ai eu d'elles que ce qu'elles ont eu de moi. La vie est la justice.

Si Nelly n'a pas eu dès l'abord cet élan qui l'aurait arrachée à Jacques, c'est que je ne l'ai pas eu non plus vers elle. Mais si je n'ai jamais été capable de tout l'élan, peut-être aujourd'hui suis-je capable de persévérance. Alors il fallait patienter et attendre d'elle pareille répartie. Hélas, j'ai tant sacrifié à la passion qu'il m'est difficile de lui préférer l'amour.

— Ce qui m'étonne, ce sont toutes ces protestations d'amour qu'elle me faisait. Elles n'étaient pas excessives, mais enfin elles se répétaient. Elle devait en faire d'autres à Jacques, tendre amoureux sans doute dont les effusions appelaient les siennes. M'en faisait-elle assez pour que je doute qu'elle pût lui en faire plus qu'à moi, sans que ce fût par trop harassant ?

Un mot me revient qu'on m'a dit sur Jacques, qui soudain fait trait de lumière (Forcément, puisque je ne sais rien d'autre sur lui) : « C'est un tendre. » Toute une hypothèse aussitôt se propage. Pour l'Autre, c'est l'homme de fondation, l'homme sur lequel tant de femmes ont besoin de se reposer. Sa vie sociale repose sur lui. Officiellement ce n'est que son amant, en fait c'est son mari. Pour Jacques, elle lui rend la tendresse qu'il lui donne. Moi, c'est pour la luxure.

Mais moi aussi je suis tendre... la garce, elle devine bien comme je cesserais de l'être si elle se livrait à moi, pieds et poings liés.

Elle lui cache sa vraie nature sensuelle. Car peut-être n'est-elle tout à fait déchaînée qu'avec moi.

Alors il n'y aurait pas d'égalité sensuelle entre Jacques et moi ?

— Et pourtant je suis physiquement jaloux de Jacques — tiens, j'avoue tout d'un coup, au coin d'une page — parce que je sais trop comme elle est luxurieuse et comme elle peut être troublée par sa pureté d'homme tendre. Le trouble qu'elle éprouvait auprès de lui à désirer des gestes qu'elle ne faisait pas, valait bien la satiété que ces gestes lui procuraient dans mes bras.

Donc, j'ai beau me débattre, j'en reviens toujours à l'idée de l'égalité sensuelle entre Jacques et moi, d'un terrible partage où se déchire et se perd l'unité de Nelly.

Je sens toujours se réveiller en moi pour me tourmenter la terrible vision : cet inexorable monisme de la chair. Toute chair a une pente vers toutes les autres chairs. Les religions savent cela, les philosophies anti-religieuses le savent aussi mais prétendent s'en accommoder. Dans la pratique, tous les philosophes que j'ai rencontrés réagissaient comme des chrétiens, ils souffraient.

Et quoi, s'il y avait quelque chose de spirituel dans Nelly, elle se serait acharnée comme une Sophie à attacher sa préférence à un seul homme ; elle aurait refusé de tromper Jacques avec moi. Mais elle n'en aurait pas eu moins envie. Alors ?

— Curieuse chose que je représente la chair par rapport à Jacques, moi qui me fais si bien l'effet, en ce moment, de souffrir en esprit.

— Sait-il que j'existe ? Souffre-t-il par moi ? Je croyais qu'elle prenait soin de ne pas me faire souffrir quand je la voyais mentir, me tromper. Mais peut-être ne songeait-elle qu'à lui ; qu'à le préserver, lui.

Il l'a échappé belle. Quand j'eus reçu le mot de Praline — ne disons pas en plein cœur, mais en pleine figure — j'ai voulu courir chez lui et lui dire : elle nous trompe. Je ne l'ai pas fait, par peur de voir un visage se décomposer comme j'avais vu faire le mien dans les yeux de Praline. Et aussi par respect pour le sentiment qu'elle a peut-être pour lui.

— Je lui parlais souvent de Jacques, mais beaucoup plus de l'Autre. De l'Autre je n'avais pas de disposition à être jaloux, mais je l'avais aperçu ; alors je reportais sur lui une partie du sentiment qui s'imposait à moi que quelqu'un me privait d'une partie de Nelly. On ramène toujours l'inconnu au connu : c'est le mécanisme de toutes les erreurs.

Elle devait bien se moquer de moi quand elle me voyait ainsi errer. Mais sans doute elle s'en réjouissait, car ainsi Jacques était protégé d'autant.

Et sans doute n'avait-elle pas beaucoup le temps de faire de l'ironie, car elle était toujours pressée, courant de l'un à l'autre, et sans cesse soucieuse, soucieuse d'assurer son plaisir, sa vie entre nous trois.

Je lui disais : « Mon amour, le plaisir que je te donne, notre plaisir, notre amour. » Et pendant que je parlais, elle en regardait un autre dans l'ombre de la chambre.

Moi, elle me regardait quand elle était dans la chambre de Jacques. Revenue auprès de moi, elle me disait : « Ah ! je t'ai aimé hier, tu ne peux pas savoir ! » Tu parles.

Décidément c'est une coquette, c'est-à-dire une hésitante. Ce n'est pas une débauchée, mais elle ne s'élève pas jusqu'à la catégorie des grandes amoureuses.

— Car il y a une telle race royale. Il y a des femmes qui, comme des hommes, sont capables de plus d'un chef-d'œuvre. Le chef-d'œuvre ne peut se produire que dans la succession à longs intervalles et non dans la simultanéité. Nelly n'était pas une Jeanne. Quand j'avais connu Jeanne, elle avait quarante ans, elle avait eu trois longues amours. Chaque fois elle s'était engagée à fond, elle avait joué toutes ses ressources sur son amour. C'est pourquoi la vie reconnaissante était venue la retirer de cet amour au moment où, saturé, il ne pouvait plus rien absorber d'elle. La vie l'emmenait plus loin, vers une conjoncture neuve.

Oui, certes, il est des amoureuses qui ne sont pas des débauchées et qui ne sont pas des impuissantes. Mais, Nelly, entre ses trois amants... Qui trop embrasse mal étreint.

Peut-être allait-elle aller jusqu'au bout avec Jacques, ou avec moi, ou avec un troisième ? Peut-être en était-elle encore au temps où l'on fait ses écoles ? Non, Jeanne, dès vingt-trois ans, connaissait déjà le grand style de son cœur.

29 août.

Je pourrais écrire à Nelly ? Sans doute trouverai-je, en rentrant à Paris, des lettres d'elle ? Quand je la reverrai, sans doute m'apercevrai-je qu'elle m'a regretté ?

30 août.

Un romancier pourrait écrire mon histoire avec Nelly en prenant les choses sous un tout autre angle qui ne serait pas moins juste que celui-ci.

Car, enfin, j'ai connu Nelly dans une tout autre atmosphère que du nu et des images charnelles, dans une atmosphère d'intrigues et de rêveries sentimentales.

Les uns et les autres nous nous disions : « Je t'aime », et, ma parole, nous faisions des rêves de mariage.

Ici, soudain, je touche à un tout autre domaine.

Je..., mais non, je ne veux pas tourner mon attention de ce côté, pas encore, du moins.

10 septembre (Grenade).

Il s'agissait aussi entre nous trois de tout autre chose que ce que j'ai dit jusqu'ici. Il s'agissait de mariage.

Hommes et femmes, nous ne pensons tous qu'au mariage. Nous sommes avares, nous voulons posséder un être, l'enterrer. C'est aussi, une fois qu'on vit avec lui, la seule façon de s'en débarrasser — bien entendu, s'il se laisse faire, s'il ne vous rend pas jaloux.

Nelly voulait épouser Jacques, moi je voulais épouser Nelly.

J'ai toujours voulu épouser toutes les femmes avec qui j'ai couché : femmes de bordel, duchesses, pauvresses, millionnaires, etc... J'ai cru tour à tour convoiter les femmes riches pour leur richesse, les femmes pauvres pour leur pauvreté, les laides pour leur laideur : simplement, je voulais les épouser.

Et pour ceux qui se vantent de ne pas songer au mariage, je me charge de réduire le cas de chacun au commun dénominateur. Je connais l'essence de leurs collages.

L'Autre ne veut pas épouser Nelly parce qu'il a peur d'être cocu. Il l'est déjà.

Nelly veut épouser Jacques et ne veut pas m'épouser.

Prestiges de Jacques : il est jeune (six ans de moins que moi) brillant dans son métier ; il a de l'argent. Et ce corps charmant, naïf, gardé par quelque chasteté... Il a des préjugés qui le défendent contre Nelly, une famille.

Mes prestiges : je suis vieux (six ans de plus que Jacques), j'ai eu des femmes, je suis luxurieux, j'ai une sorte de situation politique ; le jour où je tiens une femme, je cesse de l'aimer.

Ce qui fait que Jacques l'emporte : il ne veut pas épouser Nelly, je veux l'épouser.

Tout ceci, c'est la part des rêves... En dessous, il y a la pratique des

corps... Certes, mais deux corps peuvent se balancer, ce qui tient la balance de s'abandonner d'autant mieux à ses rêves.

— Nelly, fille de danseuse, danseuse elle-même. Mais une danseuse, parce qu'elle veut être bourgeoise, est plus bourgeoise que les bourgeoises. Nelly aspire au mariage.

Pourquoi, à vingt-six ans, n'est-elle pas encore mariée ? Elle veut frapper un coup sûr. Mais en attendant, elle a des amants et finalement elle en a trop.

Elle a eu un premier amant avec qui elle a eu une longue liaison paisible, considérée. Cet amant l'a quittée. Elle l'avait préféré à des amants plus riches et plus brillants : elle le croyait sûr, pour le mariage.

Elle a toujours eu de l'argent : elle en avait hérité de sa mère, elle en gagne. On ne peut l'imaginer sans argent. Bien qu'elle en ait sa suffisance, elle a souvent rêvé d'en avoir beaucoup plus par des amants. Mais il faudrait vraiment une avarice féroce pour, étant riche, sacrifier à une plus grande richesse des besoins qui, chez elle, sont certains.

Pourquoi son premier amant l'a-t-il quittée ? Pour se marier, tout simplement, avec une personne d'une bourgeoisie assurée.

Elle s'est mise avec l'Autre, tout de suite après. Quand commença-t-elle sa chasse et son jeu compliqué entre plusieurs proies ? Du temps de son premier amant ? Je soupçonne un ou deux hommes. J'en ai vu un, entre autres, se troubler chaque fois qu'il la rencontrait, s'éloigner d'un pas lourd. « Cet homme a dû souffrir par elle. »

L'Autre, je le connais un peu. Nelly et l'Autre sont à égalité. Chacun en veut à l'autre de ne pas lui être supérieur, mais de ne pas lui être inférieur non plus. Mais, ainsi, ils sont liés. Elle hésiterait infiniment à le quitter, en dépit de l'envie qu'elle a de Jacques. L'Autre est devenu son homme, cet homme dont toute femme a besoin pour fonder sa vie sociale et sa personnalité. Un tel homme a un grand pouvoir et une grande impuissance.

— A suivre de loin Nelly, je lui vois les marques, sinon d'une intrigante, au moins d'une femme qui raisonne sa vie et songe à sa considération. Pourtant, elle n'a jamais pu vivre qu'avec des hommes dont le corps lui plaisait.

Mais, d'autre part, serait-elle restée avec un homme dont seulement le corps lui aurait plu ? Non, mais il en est ainsi de la plupart des hommes et des femmes. Ils ne peuvent demeurer qu'avec quelqu'un qui représente une moyenne entre des qualités très différentes que réclament tour à tour leur sensualité et leur idée de la société.

C'est cela peut-être qui est vivre bourgeoisement.

— Moi, je m'adonne entièrement à la particularité d'une femme. Ce qui fait, d'autre part, que je ne reste longtemps avec aucune.

Je suis incapable de prendre sur moi et de tolérer tel défaut en considération de telle qualité. Je me jette sur une qualité et je m'en vais aussitôt que je l'ai épuisée et que je commence à voir le défaut qui est à côté. En sorte que les unes disent de moi que je suis un insensible, d'autres un impuissant ; peu m'accordent d'être un passionné.

Je nourris une double passion d'exigence et d'intolérance. Je donne beaucoup à une femme, dès l'abord, mais en peu de temps. Les trois ou quatre femmes que j'ai aimées se sont trouvées bien aimées pendant six mois.

— Nelly est donc une bourgeoise ; elle assure la façade. Mais, d'ailleurs, elle ne perd pas beaucoup de temps à l'entretien de cette façade.

Pourtant sa liberté ne peut être que sournoise. J'ai beau vouloir lui faire la part belle ; à la fin du compte, il me faut douter et mépriser.

O belles vies romantiques (je parle des romantiques qui avaient du tempérament) remplies par quelques risques poussés à fond.

— Pourquoi donc, étant l'amant des femmes, est-ce que je veux être leur mari? Je ne pourrais me réduire à un rôle de mari; je n'accepterais ni de les tromper, ni d'être trompé. Elles le savent et s'en effraient.

Muriel m'a quitté parce que je devenais un amant insupportable, voulant devenir mari et pourtant m'annonçant comme un insupportable mari.

Mais, au fond, ce que je veux, c'est les arracher à tout. L'amour ne m'apparaît que sous la forme d'une aventure entièrement ravissante. Je puis dire aussi que, vivant à une époque de divorces, l'idée du mariage passionnel et sans lendemain entre dans les ingrédients dont je compose la force explosive de l'amour. Mais Sophie m'a expliqué qu'à une autre époque j'aurais été de ceux qui enlevaient les femmes et les forçaient à braver la lettre de cachet.

10 septembre.

Après tout, Praline a peut-être menti et Nelly n'était pas la maîtresse de Jacques.

P. Drieu la Rochelle.

Photo Brassaï.

SÈVES.

PAR CŒUR

Un revolver
un chemin de fer
sont des bijoux
dont je suis fou

OHÉ

La liberté la liberté
est-ce-cela que j'avais souhaité
La Liberté, l'Intran, la Presse
cette main au cœur qui m'oppresse
est-ce l'amour de l'humanité ?

RÉVEIL

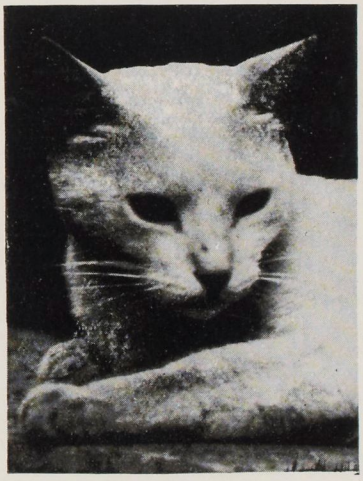
Bonjour Lise
qui m'a parlé ?
« C'est Elémir Bourges
ma beauté
et c'est Marguerite Gauthier »

VŒUX SECRETS

Des chansons sortaient de la
bouche des égouts.
L. A.

Etre une belle fille
blonde et populaire
qui mette de la joie dans l'air
et lorsqu'elle sourit
donne de l'appétit
aux ouvriers de Saint-Denis

Lise HIRTZ.



QUATRE ÉPITAPHES
PRISES AU CIMETIÈRE DES BÊTES

Mort à 17 ans
Pierrot
Noir et blanc
N'est pas mort
Double blanc
Fait semblant
Il dort
Passant
Ne l'éveille
Car fidèle
Il veille
Sur mon sort.

Ami fidèle
et confiant compagnon
le minet Titi
né en Guyane
à son fils
le bon, le doux, le triste
Gribouillis
ses meilleurs amis.

De la finesse
De la gaîté
de l'intelligence
et de la volonté
sont enfouies
ici.

Lola
fidèle amie
des mignotteries.
En souvenir
de sa chère sœur.

Photo Brassaï.

LES JOUEURS.

LES PROBLÈMES DE LA NATURE

DE JUAN DE ZABALETA

Les œuvres historiques, politiques, philosophiques et morales de Don Juan de Zabaleta ont été publiées à Madrid en 1692. Elles n'ont pas été rééditées depuis. Les textes que nous traduisons ici font partie d'un ensemble de problèmes de la philosophie naturelle *contenus dans un volume où ils voisinent avec d'autres essais :* Le Théâtre de l'Homme, Les Erreurs Admises, Miracles des Travaux *et* Histoire de Notre-Dame de Madrid.

*
* *

NEUVIÈME PROBLÈME

Pourquoi, quand on donne un grand coup sur la tête de quelqu'un, on lui fait voir des lumières comme des étincelles — ce que le peuple appelle « vous faire voir les étoiles en plein jour » ? (1)

Voici la raison : le rayon visuel s'amincit tellement sous l'effet du coup reçu qu'il devient feu. L'air sort des yeux, et les yeux voient cet air comme il est sorti d'eux, c'est-à-dire en miettes de lumière. Un exemple nous le prouve aisément : quand deux épées s'entre-choquent violemment, elles brisent et déchirent à tel point le rayon lumineux qu'elles rencontrent, qu'il tombe en étincelles. Tout le monde a pu le voir. De la même façon, quand l'esprit visuel se trouve coincé entre la tête et la main qui cogne, il s'aiguise de telle manière qu'il se transforme en feu. Ce feu jaillit, divisé en lumière, sous forme d'étincelles, et c'est ainsi qu'il se montre aux yeux à l'endroit où le coup a été reçu.

La lumière du jour n'est pas une véritable lumière. La lumière qui n'éclaire pas les erreurs de l'existence garde tous les vices de l'obscurité.

(1) « ...hazerle ver las estrellas a medio dia. »

SIXIÈME PROBLÈME

Pourquoi l'on soupire lorsqu'on a du chagrin ?

L'âme de ceux qui se voient harcelés par une passion, ne vit que pour cette passion même. Un tel souci la fait mépriser et oublier les muscles de la poitrine qui doivent se contracter ou se dilater par son intermédiaire. Alors comme sa prison se rétrécit, le cœur ne reçoit plus l'air nécessaire à modérer sa chaleur et il manque de suffoquer. Tout craintif, il appelle l'âme à son secours et l'exhorte à ne pas l'oublier. Pleine de compassion, l'âme s'empresse de mettre en action les muscles de la poitrine plus vite que d'habitude. Elles les élargit subitement pour que le souffle puisse trouver une vaste place, et qu'une longue respiration fasse ce que n'ont pu faire beaucoup de petites respirations. Ce souffle, cette respiration : voilà le soupir.

DOUZIÈME PROBLÈME

Pourquoi commençons-nous à avoir des cheveux blancs sur les tempes et non sur le cerveau ?

En voici la cause : dans le cerveau il y a plus d'humidité et plus « d'humeur flegmatique » (2) que derrière les tempes.

Mais je crois aussi que c'est parce que nous avons toujours les déceptions tout près des yeux. Il n'y a pas de plus mortelle maladie que la vieillesse. Pour toutes les maladies nous trouvons remède ou soulagement ; pour la vieillesse il n'y a de soulagement ni remède. Il faut courir sans arrêt jusqu'à la dernière ligne. Les cheveux blancs sont un des symptômes de cette maladie. Et les premiers qui blanchissent sont ceux qui nous descendent des tempes sur le visage, pour que nous puissions voir à chaque instant que nous sommes près de la mort. L'homme est un arbre à l'envers ; les cheveux sont ses racines. Et l'arbre dont les racines se sèchent ne peut plus vivre longtemps. Il n'y a de cendres sur le front qui puissent autant nous attrister que d'avoir sur le front des cheveux couleur de cendre. Cette cendre que l'on nous a mise nous rappelle que nous tomberons en poussière. Les cheveux blancs sont déjà cette poussière. Perdus dans un nuage de poussière, nous ne voyons plus que poussière. Et celui qui ne voit voler autour de ses yeux que la poussière des cheveux blancs doit être attentif à ces signaux de sa mort, s'il ne veut être dans la vie le plus méprisable des monstres.

(2) « humor flemático. »

QUATRIÈME PROBLÈME

Pourquoi, quand il gèle, les étoiles sont si resplendissantes ?

Quand il gèle, l'air qui nous entoure ou celui qui est au-dessus, se trouve propre et purifié par l'agitation des vents minces et des pluies qui les ont précédés, de façon que notre regard peut le traverser plus facilement et contempler en toute liberté la splendeur des étoiles. Donnons un exemple : quand une vitrine est propre elle laisse mieux passer la lumière que si elle est couverte de buée.

SEPTIÈME PROBLÈME

Pourquoi, quand nous sommes honteux, nous baissons les yeux ?

Les yeux sont le miroir du cœur ; on y trouve tous les sentiments : la tristesse, la joie ou la colère. Tous ceux qui ont des yeux l'ont vu. Et ils ont pu voir aussi que l'affection prédomine dans les sentiments du dormeur parce qu'il a les yeux fermés. Le cœur partage l'honnêteté naturelle de l'âme et voudrait se cacher à tous quand il a commis un acte répréhensif. Il lui semble qu'on le regarde par la fenêtre des yeux et il s'afflige. Alors la nature compatissante accourt à son aide, détend les muscles des paupières afin qu'elles se dilatent et masquent les yeux. Et une fois caché, le cœur s'emplit à nouveau de tendresse.

(Traduction de Alejo Carpentier.)

ULYSSE

PROVERBES, I

Les nations étaient à genoux elles allaitaient
de grands enfants prodiges
c'était un lait nouveau étrange
une vision sans fin de neige
je passais à travers les armées les fumées
à travers les villes flottantes
des poignées d'hommes gelaient sur des miroirs de faim
ils attendaient des vivres
les chansons étaient épuisées
le mouvement s'était arrêté on pouvait
le couper au couteau
couper au couteau le soleil
sans qu'une goutte de sang
coulât sur le visage immobile !
J'avais beau m'adresser aux humains avec des paroles de paix :
chiens — leur disais-je — qu'avez-vous fait de la vie ?
elle était méchante, adorable
qu'avez-vous fait du soleil
je vous savais borgnes et sourds
Dites-moi à présent que faut-il faire
je vis, je dois donc espérer
j'ai du sang plein les mains
un regard à chauffer le monde
le jour dernier je n'y crois pas
ce n'est pas moi qui répondrai
ma vie ira devant Dieu
nue comme le froid
plus lourde que ses balances

plus amère que sa justice
je lui dirais : Qu'as-tu fait de la vie ?
quelqu'un au moins devra répondre
des lèvres pour poser des questions c'est bien
une bouche pour répondre c'est beaucoup mieux
un Dieu sans entrailles n'est rien
— qu'as-tu fait de la vie
les nations sont à genoux mais le cheval lui-même
sur la pointe extrême du Temps
souffre de ne savoir pourquoi
quelle est cette absence dis-le
et quel ce vide où l'on tombe
ce trou à faire peur
qui paiera tous ces massacres
et qui jugera de nous deux
quel est le terme de l'angoisse
qu'as-tu fait de la vie ô Seigneur
nous sommes là pour demander
vivants ou morts qu'importe
nous sommes là les morts nouveaux
enfants prodiges
allaités à genoux par les nations défuntes...

PROVERBES, II

Le feu dévorant à l'origine le feu dévorant à la fin
le monde est petit à ma gauche — plus petit qu'une main — et j'ai faim
est-ce faim de puissance ?
ma tête tourne au vent salé de ces espaces
l'acreté sur la bouche embrasse l'amertume
les forces contraires s'embrasent
il y a dans le monde une Mère irrémissible
une puissante Colère depuis le temps
c'est le principe des naissances des croissances
Colère de ce qui pousse de ce qui germe
Colère du taureau qui éventre le sang
qui jette les boyaux du cheval comme un paquet de cordes
qui dresse le sang contre le sang
et visage contre visage

voici je traverse la ville des hommes voici
leurs mains parlent leurs mains aux racines coupées
ils ont presque tous un triangle sur le mont de Saturne
une croix sur le mont de Mercure
voici l'élément irrité qui est à la base de tout
qui pousse le paquet des routes contre l'homme
qui jette les fleuves bouillants à contre-courants dans les mers
qui arrache l'enfant aux entrailles de la mère honorable
cependant que le père au marché vend des chapeaux d'été
balayé par une houle énorme qui lui découd les yeux
et qui fiente sur lui des oiseaux de passage
si blancs — que le sanglot monte à sa gorge lâche...

jusqu'où menaient nos ongles nos cheveux nos cors
nous sommes des racines sans doute mais les feuilles
poussent dans quelles zones ?
rien que les ancres lourds d'un monde qui coula ?
les cicatrices sont là des regards qu'on noua
cicatrices d'outre-vie
sommes-nous la lumière incréée l'eau de base
sommes-nous l'eau de vie
la mer et non pas les vagues qui naissent dedans
figures marines gélatineuses salées
brusquement coagulées à l'air
rongées par le sable vivant —
sommes-nous seulement des figures de sang
— lumière souffres-tu
la route est lasse
le monde nous est donné sous les espèces de l'angoisse
Angoisse ô maman vénérable
donne-nous de pouvoir briser cette vieille lumière
fais éclater ce fruit
plonge-nous dans la plus sordide des ténèbres
ô pépins !

ULYSSE, XVIII

... dans l'honorable chair de l'homme qui s'avance ?
qui crie ? qui sanglote ?

les routes sont tombées sur moi de tout leur long
toutes les routes sont tombées
ortie du temps où es-tu ma jolie
une envie est-ce peu
une envie de crier de pleurer
de faire des trous dans l'eau fraiche
au dedans de moi une enfant sanglote sur mes genoux
la route est longue et déchirée
et je ne peux pas marcher et je ne peux pas chanter
une chanson comme un soleil
une chanson qui voudrait vivre
une chanson qui ouvre l'œil
une chanson de cris et de balbutiements
— une chanson si bête si bête...

non ce n'est pas cela —
c'est pas cela ni autre chose
c'est pas cela bien sûr
ni autre chose qui mûrit qui ouvre en moi
et qui est là et qui voudrait crier
crier une parole longue
un grand soleil de sable un sanglot...

cette nuit je suis seul avec ma table nue
il n'y a pas de forêt à brûler
il n'y a pas de maison à brûler
rien à brûler pas même un homme
un homme un homme et cependant...
il y a des nuits seules dont l'orage lave l'aisselle
un pas encore et l'eau jaillit sous tous les pas
des nuits où quelque chose coule en moi
monte jusqu'à ma gorge
un fleuve monte
une eau monte comme un couteau
est-ce moi qui monte en moi-même
plus fort que moi plus vaste
moi-même comme une eau qui inonde une plaine
moi-même sur le monde

et qui voudrais crier qui voudrais sangloter
le monde...

rien donc ne jaillira jusqu'au bord des paroles !
poissons dorés poissons du cœur fêlé paroles
une chanson en moi un sanglot
un sanglot de plus dans le monde
un sanglot qui noie le monde
sur les genoux du monde et qui crie :
ASSEZ — ASSEZ — et pas ASSEZ
pas assez de tout cela
et cependant assez assez assez
pas assez de la mort
et cependant assez de la vie
assez de tout et pas assez de rien !
— je vous donne ma mort que vous en semble ?
ma vie qu'en ferez-vous ?
qu'est-ce ma vie ?
une chanson un sanglot
un sanglot tout petit dans les oreilles du monde
un sanglot dans une forêt de sanglots
un sanglot — PAS ASSEZ !!!

voici le monde —
si je pouvais le déchirer
si je pouvais me déchirer
moi-même sur le monde
debout debout et sanglotant
sanglot le monde !
si petit si petit et si plein
si plein si plein et si petit
si petit à pouvoir sangloter
si plein à pouvoir tout étreindre
un fleuve monte en moi il monte
je ne peux pas l'arrêter de mes mains
je ne peux pas l'empêcher de mon corps
— il passe à travers moi — il monte — IL MONTE...

ULYSSE, XXIII

de la mort à la mort
nous sommes passés de main à main de bouche à bouche
de regard à regard
de main à main pauvre fausse monnaie
de bouche à bouche pauvre fausse parole
dans les mains de l'eau fraîche
nous sommes entrés jusqu'au sommeil des poissons
notre chemise séchait sur le sable avec les ourlets des méduses
— elles avaient été transparentes
de regard à regard nous avons usé notre figure
coincée entre tant de visages durs, absents
entre les portes, des visages
peut-on échapper à soi-même
nous avons perdu pied dans le regard des femmes
nous avons maigri dans la peau dans la bouche des femmes
elles avaient été transparentes
— de la mort à la mort ce n'est qu'une chanson
on s'en lave les dents et la bouche
que cherches-tu dans la mémoire
une chanson un fruit qui fond dans la mémoire
un iceberg de voix un œil de bruit
flottant sur la houle du temps à la dérive
tombant dans le vide du temps troué par les geysers du sang
couvert de la clameur solaire
une chanson qui hait la vie
la vie la vie comptée de la mort à la mort
la vie cachée dans les bas de laine ou soldée au comptant
notre vie à nous tous, notre propre vie
ma vie à moi plus importante que la vôtre
ma vie à moi comprenez-vous ?
une chanson qui monte de mes propres entrailles
une chanson et qui m'étouffe
et qui se troue au fur et à mesure qu'on la chante
et qui s'épuise et qui fond dans une bouche d'égoût
— au fur et à mesure

ULYSSE, IV

sur la pointe des pieds où suis-je
le sel gémit le sable cède ses diamants de fortune
pleins à craquer nos corps de résines humaines
pleins d'un sommeil qui coule selon de vieilles règles bègues
elles se cherchent dans le temps
comme des mains pleines de bagues
voici le lit des mers absentes qui s'éloignent
sur le visage des évènements des temps
le monde n'est pour nous qu'une paupière fermée
sur l'œil gluant de la mémoire
et la mémoire n'est qu'une paupière obscure
— je t'y trouve œil méchant féroce de l'esprit
paupière à ton tour pour le rein vivant, le foie
qui couvrent du léger battement de leurs cils
le cuir des pierres lisses les cornées des plantes
— ô plantes pierres sous les paupières desquelles couvent
des puissances latentes dont le sanglot étouffe
des puissances qui déraisonnent
donnez-moi le regard qui trouble les entrailles
le sang qui roule sous la mort et lui échappe
et des stupides mains d'aveugle
qui touchent de la vue directe de leur peau
l'obscur rayonnement du monde

ULYSSE, XV

ce soir la mer s'embête et boude
— qui donc l'empêche de crier
ses seins gonflés de la laitance amère des noyés
— qui donc l'empêche de gifler
de percer les bateaux d'émigrants et d'y passer la langue
d'arracher le regard de l'enfant de ses langes
de cracher au visage des hommes

leur prédire leur mort prochaine
la mort la mort et tout le bataclan —
— qui donc l'empêche de prier
de se mettre à genoux les mains coupées
de mendier un peu de soleil pour beurrer sa peau
de baiser les noyés sur la bouche
de lessiver le sommeil des poissons
— qui donc l'empêche de parler
d'exiger qu'on lui dise le prix de sa rançon
briser l'opacité des dieux
et demander aux grandes ténèbres qui l'attirent :
— qui donc m'empêche de mourir ?

Benjamin FONDANE.

Photo Brassaï.

FORÊT.

L'ŒILLET DES FLAMMES

TRAGI-COMÉDIE EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE

ACTE PREMIER

Scène I

Une goutte d'huile tomba du ciel et l'océan se dérida. L'épave chargée de cadavres sanglants fumait doucement au soleil. Quand un coup de tonnerre pulvérisa le seul témoin distrait de cette noble infortune.

Certaines paroles étendent le calme sur les visages : seul, dans les yeux, palpitent encore les flammes inquiètes. Or un simple reflet suffit à faire s'épanouir en gerbe les explosifs les plus terribles.

Tiens ton cœur à deux mains de peur qu'il ne s'envole.

O pensée, vole vole voltige,

O baiser vole vole vole aux lèvres.

Scène II

Le rideau baissé, la tragédie continue en nous. La main qui s'est haussée jusqu'au rebord de ma loge y a laissé un œillet pourpre. Des œillets pourpres semés jusqu'au bas de l'escalier de marbre blanc marquaient une piste encore tiède.

O cœur chiffonné en boule comme une lettre qu'on renonce à envoyer ; rose de Jéricho, la première rosée d'un nouvel amour vous fait épanouir dans la poitrine !

Pan tremblait sur ses jambes lascives. Je rêvais. M'en irai-je, suivant la piste dans la nuit, une cigarette brasillante entre les doigts ?

Prologue du IIe acte

Partir avant la fin de la pièce, c'est recouvrer sa liberté créatrice. Il n'est de lecteurs appliqués, de spectateurs persévérants que parmi les fonctionnaires des contributions indirectes, gent particulièrement dépourvue d'imagination.

Comme dans les pianos pneumatiques, on devrait pouvoir accélérer ou ralentir le jeu théâtral à son gré — en changer aussi par le simple jeu d'une manette.

ACTE II

Scène I

A demi enchanté par le charme de l'œillet, closant une seconde sur deux mon esprit et mes sens à tout ce qui venait de la scène, un drame aux pulsations brèves se joua derrière mes paupières, sur un théâtre lunaire jonché d'œillets pourpres, avec pour seul personnage une fine main gantée.

Scène II

O fou qui chantes en secouant ta mitre, ton justaucorps vert est un calice et ta lanterne rouge fait la nique à mon cœur. Longjointé et Portemaille sont accourus dans le jardin. Le beau trio qui danse et braille sous la lune !

Mais voici mes amours secrètes : la fenêtre qui s'entr'ouvre dans les dentelles, une voiture de foin où s'est cachée une alouette, des traces de pas sur le manteau étendu devant la porte, et les rires, les rires d'une troupe de jeunes filles cachées dans la lingerie.

Hoche ta mitre, fol unicorne ! Elle porte un miroir qui renvoie l'éclair rapide d'un regard, ici puis là.

Te tiendras-tu tranquille ? Tourne-toi que je me voie tel que je voudrais être pour elle.

Silence ! Le frère de la belle est revenu de guerre. Dieu sait ce qu'il dira...

Scène III

La grange brûle au fond de l'horizon. N'entends-tu pas le tocsin qui sonne? L'alouette s'est blottie dans les rideaux de dentelles. Cours! Ah ! courez tous et laissez-moi sauver la châtelaine !

ACTE III

Scène I

L'auto s'est arrêtée près d'une grille après la pluie. Le grand décor d'arbres et d'étoiles s'est embrasé. Des cheveux grésillent. Une robe de gaze flambe en une brusque bouffée, et la diva paraît miraculeusement nue et souriante dans la gueule rouge d'un dragon.

Je jette des flammes imprévues dans la fête et tout crépite enfin en un feu de joie. Mais, rrra ! le rideau de fer est baissé — l'incendie ne s'étendra pas à la salle. Rentrez chez vous, braves gens, sans vous être même roussi les cils. Ne furent brûlés que ceux qui déjà portaient des flammes en eux et qui rôderont toute la nuit en se fuyant dans les allées.

Scène II

Une fenêtre s'est ouverte pour une tête curieuse, puis, vite, s'est refermée. Les rideaux tirés laissent passer un rais de lumière. Il s'éteint, les rideaux bougent. Derrière les fusains, est-ce donc la maison qui s'endort ?

Scène III

Au soleil d'après-midi, Mme Bercy, ouvreuse au théâtre des Bouffes, surveille les jeux de la petite Madeleine sur l'escalier de marbre blanc sablé de gravier rose.

La porte de la grille s'ouvre sans que la sonnette ait tinté.

— Madame vous attend avec Monsieur le Notaire pour rédiger le contrat.

L'enfant est estimée quatre cent mille florins. A sa majorité, elle sera la reine des champs d'œillets pourpres qui courent d'Anvers à la Baltique.

Voici la jeune mère qui renonce au théâtre comme une reine abdique, et qui consent à tromper son époux.

ACTE IV

Scène I

Souvenez-vous des Trois Rois Mages — l'un allait derrière, car il avait laissé son cœur au pays. De Nice et d'Orange, au soleil mûrissantes. O diva ! dive bacchante !

Et notre fuite aux Indes devant ce noir biplan, que nous vîmes soudain s'abattre dans un parterre d'œillets qui s'ensanglantèrent !

Et les chevaux nus de Vienne, puis toute rouge la ville de Pesth en fête ; notre barque pontée sur le Danube et le câble des hâleurs qui se rompit aux Portes de Fer...

Des perles de Ceylan, Madeleine un matin sera reine.

ACTE V

Scène unique

Ce ne fut qu'au Japon, après bien des recherches, que je trouvai la bague d'almandine pour la main posée furtivement, un soir, sur le rebord nu de ma loge.

Paul Dermée.

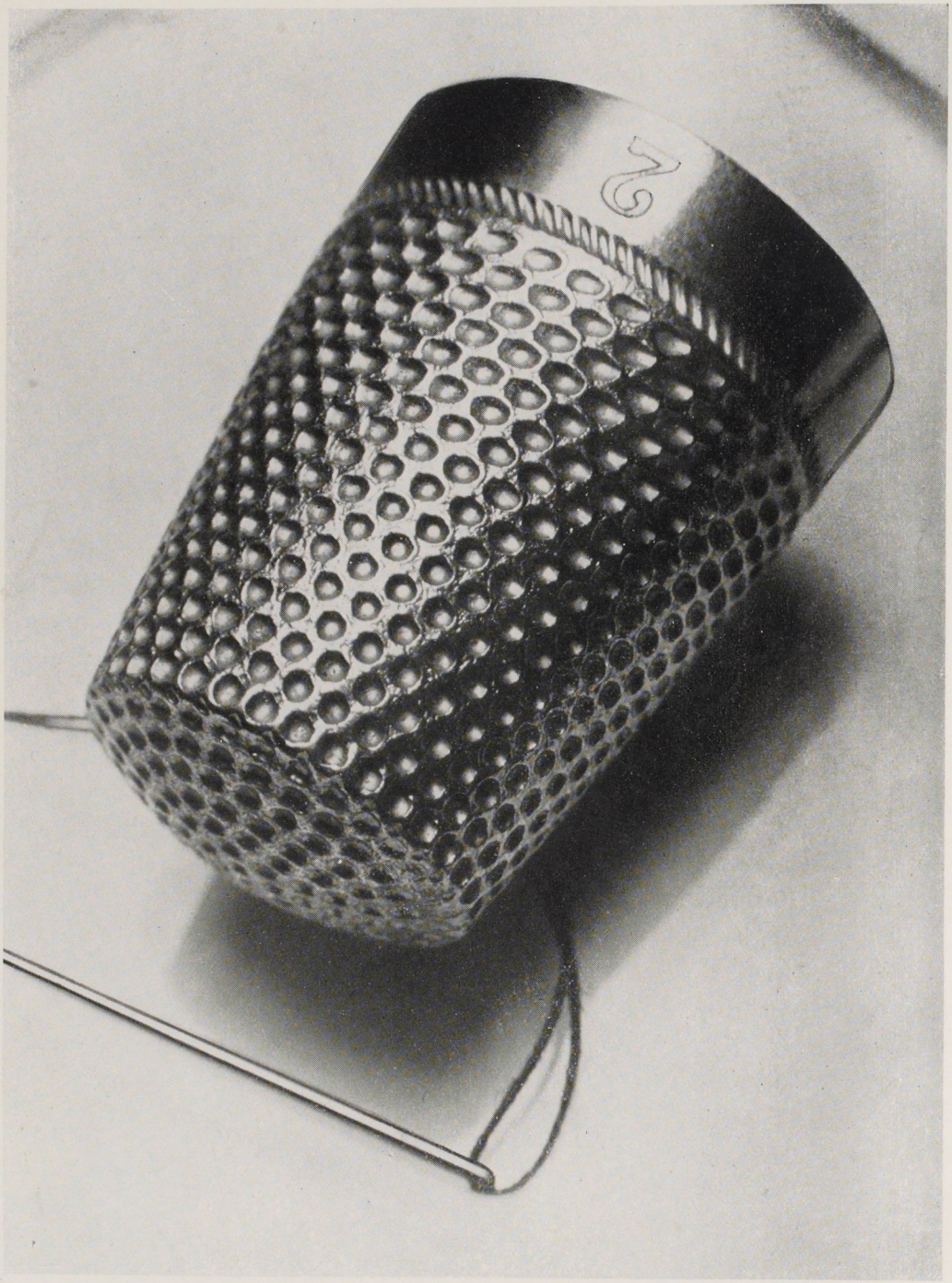


Photo Brassaï.

L'ABEILLE.

APPELS

Quand chasseras-tu cette vermine : l'espoir,
Qui mange le cœur de tous les hommes.
Quand vivras-tu dans l'absolu dénûment de la richesse
absolue : Mon amour.
Mon seul amour.
Qu'as-tu besoin du lendemain ou du passé ?
Je suis là,
Tellement enfoncé dans ta chair
Que tu ne sais plus ce qui bat en toi
Si c'est ton rêve, ou bien le pouls de ma conscience.
Tu portes sur toi tout le mystère dévoilé,
La signification de ta vie et de ta mort
En un immense instant à jamais réconciliés.
Il n'y a plus de douleur que dans l'écartèlement de ton
corps sous la poussée de ma présence.
Il n'y a plus de joie que celle que je te verse goutte à
goutte avec mon sang,
Et soudain, brisant, crevant tout ce qui prétend la contenir
Elle jaillit et déborde et coule comme les larmes.
Demeure immobile au centre d'un présent qui n'est autre
que l'éternité.
Laisse passer les jours, les années qui font et défont ton destin.
Sors du temps.
Enfonce dans l'amour.

Thérèse AUBRAY.

DERNIÈRES VOLONTÉS D'UN CHASSEUR DE LUCIOLES

Quels affreux mots qu'« obsèques »
Et que « pompes funèbres » !
— C'est bon pour gens célèbres,
Pour chrétiennes, ou grecques ;
Mais quand mon cœur falot
S'arrêtera (mes os,
Viscères et vertèbres
Ont droit à leur repos !)
Qu'on m'enterre au galop,
Sans couronnes, sans trop
De faste de « première
Classe », que l'on m'enterre
N'importe où, simplement,
Sans vœux ni sacrement.
Puis, pour mon jour de fête,
Qu'on danse sur ma tête.
Ma carte et « p. p. c. »
Aux amis espacés ; —
A mes dames des gerbes,
Et qu'elles soient superbes :
Qu'on soigne mes envois
Cette dernière fois.
Trop de jours je résiste
A la mort, bien moins triste
Que les tracas ardents
De l'amour, cependant !

Je lègue à ma maîtresse
La mèche de cheveux
Qu'elle aima ; (prends, je veux,
Aussi l'or de ma caisse)
Et si vous êtes deux,
Infidèle maîtresse !,
Ne m'oubliez que mieux !

Nathalie BARNEY.
Pendant la peste à Paris.

LA BICHE BLANCHE

(VIEILLE CHANSON)

I

Celles qui vont au bois
c'est la mère et la fille ;
la mère y va chantant
la fille en soupirant.
— Qu'avez-vous à pleurer,
ma fille Marguerite ?

2

J'ai grand colère au cœur,
je n'ose vous le dire :
je suis fille le jour
et la nuit blanche biche.
La chasse est après moi
par haziers et par friches.

3

C'est mon frère Lion
qui est encore le pire ;
allez, ma mère, allez
bien promptement lui dire
qu'il arrête ses chiens
jusqu'à demain matine.

4

— Bonjour, bonjour mon fils.
— Le bonjour donc, ma mère.
— Où sont tes chiens, Lion ?
Dis-le moi, je te prie.
— Ils sont dans la forêt
après la blanche biche.

5

— Arrête-les, Lion,
arrête, je t'en prie.
Trois fois les a cornés
sans que pas un l'ait ouï,
la quatrième fois
la blanche biche est prise.

6

Mandons le dépouilleur,
qu'il dépouille la biche.
Celui qui la dépouille
dit : — Je ne sais que dire,
elle a les cheveux blonds
et les seins d'une fille.

7

Quand ce fut pour souper :
— Tout le monde y est-il ?
— Oh ! non ! répond Lion,
faut ma sœur Marguerite.
Quand je la vois venir
ma vue est réjouie.

8

— Vous n'avez qu'à manger,
j'suis la premièr' servie :
ma tête est dans le plat,
mon cœur est aux chevilles,
le reste de mon corps
devant les landiers grille.

9

Lion sortit dehors
comme un homme bien triste :
« Faut n'avoir qu'une sœur
et faut l'avoir détruite !
. . . . . .
. . . . . .

10

« Le bras du dépouilleur
est rouge jusqu'à l'aine ;
dans le sang que ma mère
avait mis dans nos veines,
j'ai laissé boir' mes chiens
comme à l'eau des fontaines.

11

« Pour un malheur si fier
j'en ferai pénitence :
serai pendant sept ans
sans mettre chemis' blanche,
et coucherai sept ans
sous une épine blanche ! »

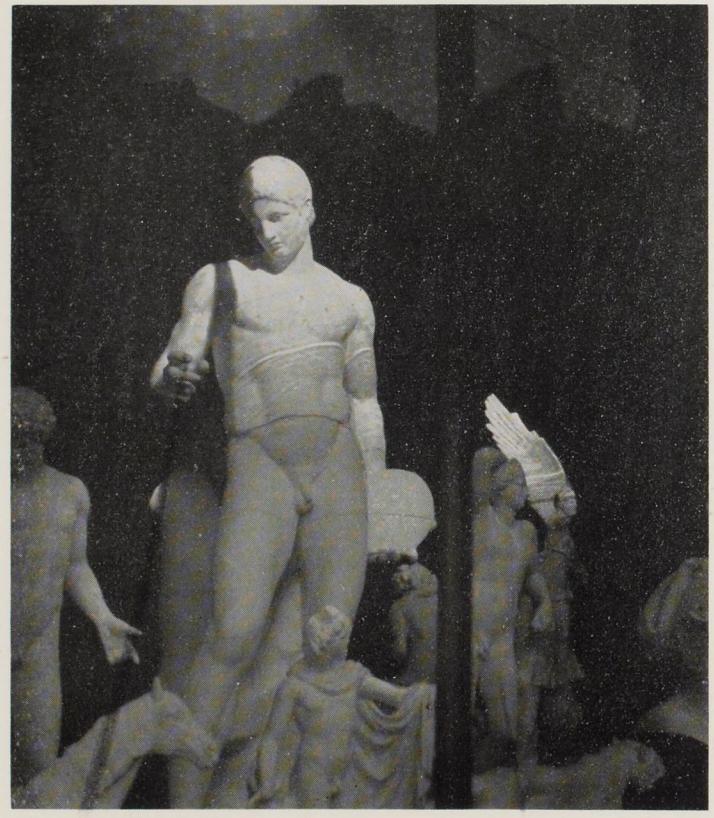


Photo Lee Miller.

LA CHAMBRE NOIRE

Le chat dévorait la main de gloire,
La corde du pendu trainait sur le pavé
Et la bougie s'éteignait dans les yeux
mauves de la folle.

Petite fille aux gestes morts
Qui pleures sur le trottoir
Je t'ai jeté deux sous de mon désir,
Va pleurer dans les champs
Sous l'arbre du pendu.

Dans mon pays à la même heure
Les vieilles filles font la prière

J'ai pris malgré ses cris
Son souvenir déja promis

Je l'ai sur moi tout chiffonné
Dans un papier de charcutier

Avec la folle, avec le mort
Et la menace des trois doigts
Que le chat lui a laissés

Le souvenir désenveloppé
— Ils auraient peur de m'arrêter —
Je l'ai placé sous la couronne d'oranger
Tout seul enfin je vais dormir
Sans gardenal et sans mensonge.

Pierre-Jean LAUNAY.

Photo P. Kieffer et Dora Maar.

APRÈS LA PLUIE.

LE BOCAL DE POISON ROUGE

Roman-Feuilleton

Par G. Ribemont-Dessaignes

Deuxième Partie

LES PIEUVRES DU DESTIN

I

— Brigadier, dit le gendarme Corpus, je voudrais vous lire un poème que j'ai fait.

— Un poème ! s'exclama le brigadier Zeb. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le gendarme Corpus était un petit être étrange dont la grosse tête oscillait comme une barque que tourmente cet étrange appel du soleil et de la lune aux masses liquides. On disait même que son crâne ne contenait qu'une sorte de Mer Caspienne aux marées seulement perceptibles en ce qu'elles se manifestaient par le déversement de leur trop-plein sous forme de larmes qu'il répandait effectivement devant les spectacles lunaires, alors qu'à cheval il allait faire sa tournée dans la campagne.

— Brigadier, dit-il, en agitant ses bras et ses jambes que son corps semblait rattraper comme s'il avait jonglé avec, un poème est un récit coupé en morceaux, comme qui dirait la femme du sacristain qu'on a retrouvée dans un tas de foin.

— C'est donc un crime ? demanda le brigadier en lissant sa grosse moustache.

— Ecoutez, reprit le gendarme Corpus. Je vais vous lire mon poème.

Il assura sa voix. Cela ressemblait à trois coups secs frappés sur un crâne par un amateur d'éternité. Puis il déclama :

L'orpheline ayant chanté tout l'été,
Tenait en son cœur le mirage
D'un chagrin montant, sablonneux, malaisé.
Passe encore de souffrir, mais chanter à cet âge...

Le brigadier Zeb hocha la tête en jetant sur son subordonné un regard de réprobation.

— Il y a des choses qui ne sont pas à dire, fit-il.

Et il ajouta :

— C'est pire qu'un crime, parce qu'on ne sait pas ce que c'est.

Puis il rentra dans son bureau. Derrière lui, la cour du quartier parut se vider à cause de ses galons devenus invisibles, et la grosse tête du gendarme Corpus, noyée dans le mystère descendu du ciel, sombra tout au fond, tandis qu'à une fenêtre, se profilait sur la vitre éclairée l'ombre d'une femme de gendarme se grattant le sein.

Incapable de rester en ce lieu aux odeurs désolées, le gendarme Corpus sortit de la gendarmerie et gagna la campagne d'un pas incertain, l'œil fixé sur la partie la plus noire du ciel, celle où les étoiles formaient une figure qui l'avait toujours intrigué, celle qui était la plus conforme à son âme. Et, chemin faisant, il composa un beau vers qu'il déclama tout à coup d'une voix soulevée par la lune :

C'est en naissant un jour, que j'ai perdu la vie

Il découvrit alors à ses pieds un filet d'eau coulant entre les pierres. C'était un ruisseau qu'on appelait le Rû de la Fille-Née ; sa source était dans les étangs de Mortemare et lui-même se jetait dans l'Alidade, mais peu importe puisque peut-être, un jour, sous l'effet de l'évaporation, des vents et de la condensation et de mille opérations étranges, ses eaux pouvaient baigner les icebergs, jaillir de l'évent des baleines ou mouiller l'Australie.

Le gendarme Corpus fut tiré de ses réflexions par l'apparition d'une forme humaine dont la surprenante fantaisie était précisément de suivre le cours du Rû de la Fille-Née, vers l'aval, les pieds dans l'eau.

C'était une femme, et s'il faut dire son nom, c'était Annabelle.

*
* *

S'étonnera-t-on qu'un dialogue s'engagea aussitôt entre un poète comme le gendarme Corpus et une figure céleste comme l'était Annabelle ?

Buvant l'eau du regard uni au feu des larmes,
Les délices du sang et le sel des alarmes...

Le gendarme Corpus était poète, mais il ne pouvait oublier qu'il était gendarme et son premier soin fut de tirer de sa poche un petit carnet sur lequel il consigna son rapport :

« A vingt-deux heures trente-cinq minutes, écrivit-il, dans le Rû de la Fille-Née, j'ai trouvé une créature qui se dit une femme et qu'à premier examen j'ai reconnue telle. Comme je lui demandais si elle savait qu'il est interdit de pêcher des écrevisses durant la nuit, elle me répondit qu'elle était une victime des hommes, et que, jetée aux égouts souterrains de Barbe-Bleue, elle n'avait échappé à la mort que par miracle. Reconnaissant là les signes de la démence, je conclus subséquemment qu'il est bien vrai que la folie et la poésie la plus sublime se ressemblent comme des sœurs, et que cette personne devait être conduite soit à l'Académie Française, soit à l'Asile départemental ; néanmoins, puisant dans mon cœur d'homme l'assurance que la pitié est un baume salutaire, moi, Corpus, Sycomore, gendarme de la brigade de Sainte-Euphémie, matricule 97.797, je prends sur moi de tenter le relèvement de cette créature déchue plus par la perte de sa raison que par l'usage immodéré de sa vertu. »

*
* *

Annabelle demeurait accablée sous le poids de sa chute, non point comme on pourrait le croire parce qu'elle était précipitée au dehors de sa situation de Comtesse de Lima y Astaroth, mais bien par les coups répétés de son propre cœur. Celui-ci ne semblait plus battre dans sa poitrine mais sur son crâne et y faire l'office de ces instruments mécaniques qui perforent le ciment ou soulèvent les pavés. Elle ne songeait plus à retourner à Mortemare, elle oubliait son nom d'Annabelle de Lima y Astaroth. Elle oubliait ses linges mouillés sur sa chair grelottante. Mais une barre de fer rouge l'avait traversée de part en part jusqu'à lui fouiller la cervelle ; elle ne savait si c'était pour la transformer en bouillie d'horreur ou de délices.

Docile comme une brebis, elle suivit le gendarme Corpus et celui-ci l'emmena jusque dans sa chambre. Il n'avait certes d'autre but que bienfaisant. Dans les brumes de l'avenir, il voyait briller comme un phare les lanternes de la morale.

Hélas, cela n'aboutit que sur les draps de son lit et il agitait tout ensemble les préceptes moraux et les images de la poésie que déjà il

faisait l'amour. Telle est la nature humaine dont la fortune est inséparable de l'infortune et dont tous les appétits de l'âme ne se répandent bien au dehors que par le bas. La cervelle gazouille quand le ventre agit.

Quand il revint à lui, dégoûté de ses propres difficultés, le gendarme Corpus y mit bon ordre en jetant dehors la pauvre Annabelle.

Alors, suivant comme toute chose la plus grande pente, soumise à cette loi qui a sa source dans la gravitation, Annabelle ne tarda pas à retourner au ruisseau, à en suivre le cours qui la mena à l'Alidade et de là à la Loire et enfin jusqu'à la mer où elle ne fut plus qu'une épave.

Mais, entrée dans une fabrique de conserves de thon où elle accomplissait son travail comme un ange qui bat des ailes pour éventer Dieu durant les grandes chaleurs, elle fut soudain ramenée au plus profond des ténèbres de la destinée humaine, en constatant qu'elle était enceinte.

II

Il n'y avait plus l'Annabelle, il n'y avait plus qu'Anna, une ouvrière qui avait eu des malheurs et en avait tiré quelque mépris pour les grandeurs de la vie, les promesses de l'esprit et en général tout ce qu'on enferme dans les portraits de famille, les diplômes des écoles et les catalogues des expositions de Bien et de Mal.

Des mois avaient passé, puis des années. Anna avait été embauchée par une entreprise en partance à l'Ile de la Sublimité, pour le compte de la Compagnie Générale des Conserves de Langoustes, laquelle entendait faire fortune avec son exploitation. Mais à l'Ile de la Sublimité où la Compagnie avait expédié quelques misérables, il n'y avait point de langoustes pour les conserves de langoustes. Par contre, il y avait des pieuvres, des petites, des moyennes et des grosses, d'énormes pieuvres que l'on pêchait, découpait, battait, attendrissait et transformait insensiblement en chair de crustacé.

C'est ainsi que depuis trois mois, dans de pauvres cabanes, semblables elles-mêmes à des boîtes de conserves, vivaient Anna et ses compagnons. Elle était la seule femme de la troupe et, souvent, devant l'horizon sans fin où n'apparaissait jamais nul bateau, elle songeait à son enfant qu'elle avait abandonné. Au petit Raphaël de Lima y Astaroth, au gosse sans père ni mère, que l'Assistance Publique enverrait

bientôt garder les vaches, en attendant que la Société finisse par le guider vers le Bagne.

Quel en était le père ? Jules, dit la Lamproie, ou le gendarme Corpus, voire même Simon Mardoch, Comte de Lima y Astaroth, le mari d'Annabelle ? — Bien qu'elle interrogeât son ventre qui peut-être en savait quelque chose, Anna se répétait qu'elle l'ignorait, mais qu'en tout cas elle avait pris ses précautions en tatouant sur les reins de l'enfant un signe en forme d'étoile qui, plus tard, savait-on jamais, lui permettrait de le retrouver.

Tatouage qu'elle avait fait avec une aiguille, ses larmes et du rouge à lèvres.

*
* *

Unique femme parmi quinze hommes, Anna s'était trouvée devant cette alternative : les satisfaire tous, ou suivre son caprice en changeant d'amant au gré du désir.

Elle préféra n'en satisfaire aucun et rester au milieu des damnés de l'Ile de la Sublimité comme un signe mystique de la tentation. Car cet endroit perdu sur la mer, de dimensions fort exiguës, ne pouvait que devenir un de ces coins favorisés de la Terre d'où l'on prend rapidement conscience de la damnation éternelle.

Les quinze hommes ne restèrent pas longtemps quinze, et les uns après les autres, ils commencèrent à mourir. Il y en eut deux qui tombèrent à la mer au cours d'une pêche, un qui fut emporté par la plus belle pieuvre qu'on eût jamais vue, alors qu'il se baignait. Un que prit une pneumonie. Ensuite il y eut ceux qui furent atteints du scorbut et moururent à leur tour. On retrouvait leur cadavre çà et là, sur la maigre lande où ne poussait que du chiendent et quelque lichen des rochers, où ne coulait aucune source.

Un grand nègre, qu'on connaissait sous le nom de La-Dernière-Heure, fut atteint à son tour par la terrible maladie, et un jour se sentit plus malade que de coutume. Il quitta la baraque servant de fabrique et partit en agitant les bras comme les ailes d'un moulin à vent. Il fit trois fois le tour de l'île, comme s'il avait espéré s'en échapper par quelque mystérieuse issue.

Au troisième tour, Anna l'arrêta et tenta de le calmer, car il s'était jeté à terre en poussant des cris affreux. Comme elle l'entourait de ses

bras, il arriva tout naturellement qu'ils succombèrent au même vertige et qu'ils firent l'amour.

Ce fut Anna qui sortit la première des brumes de la volupté : elle en revenait avec une rancœur si amère contre cet entraînement passager que, penchée sur La-Dernière-Heure qui avait peut-être cru mieux s'échapper dans les illusions de l'amour qu'en tournant autour de l'île, elle lui dit, la bouche mauvaise :

— Et puis après, pauvre idiot ?

Mais il ne répondit pas, et pour cause. Il était mort.

*
* *

C'est alors que, définitivement dégoûtée de la vie, de ses faiblesses et de ses pièges, Anna retourna à la baraque, bien décidée à changer de tactique et à se donner à tous ces hommes, quand son attention fut attirée vers l'horizon, entre le ciel et l'océan.

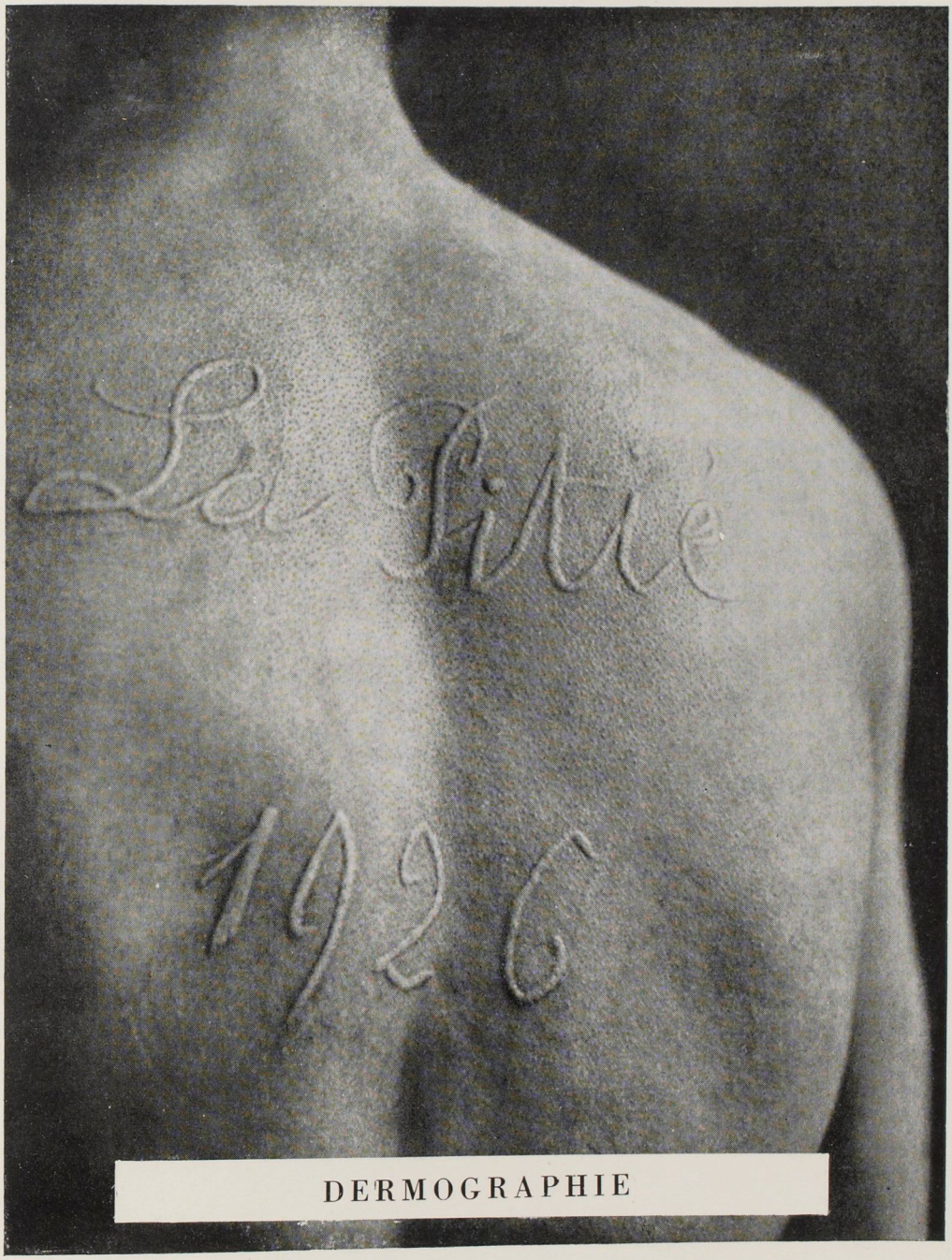
Une grande fumée noire flottait sur les flots et indiquait qu'un paquebot était en train de brûler. Peu après, en effet, un canot s'approcha de l'Ile de la Sublimité et parvint à s'y accrocher pour y débarquer ses passagers en perdition.

Anna restait comme hébétée et toute son attention allait à un homme qui sauta le dernier sur le rivage.

Cet homme, ce naufragé, lui donna tout de suite sa bénédiction. C'était l'archevêque de Cantorbéry.

G. Ribemont-Dessaignes.

(à suivre)



DERMOGRAPHIE

CHRONIQUE DES DISQUES

Alors que les Français persistent à croire à la mort du jazz bien qu'il arrive à sa forme la plus parfaite, c'est à Brunswick qu'il faut s'adresser pour administrer les preuves de cette vitalité persistante et donner un témoignage de son évolution.

Il semble que celle-ci atteigne son apogée ou au moins le point critique qu'est un instant de perfection. Rien ne permet de croire, en tout cas, que si sa perfection diminue, le jazz perdra de sa vitalité et qu'il faudra crier à sa mort parce que la mode regarde ailleurs. Il ne semble nullement que l'Amérique se détourne du jazz. La preuve en est que jamais le style « Chicago » n'a été aussi florissant en concurrence avec le style nègre, toujours aussi magique.

On s'en convaincra en écoutant les disques suivants :

Spider Crawl, par Eddie Condom, Brunswick, A 500198.
Hot and anxious, par Don Redman, Brunswick, A 500194.
Sentimental man from Georgia, par Baron Lee, Brunswick anglais, 1365-B.
Deep forest, par Earl Hines, Brunswick, A 500189.
Melancholy, par Jack Winn, Brunswick, A 500165.
The Sheik of Araby, par Duke Ellington, Brunswick, A 500179.
Blue Clarinet Stomp, par Andy Kirk, Brunswick, 500162.

ainsi que les disques vocaux suivants, pris parmi les plus charmants des Boswell Sisters et des Mills Brothers :

Old Yazoo (Boswell sisters), Brunswick, A 9137.
Down among the sheltering palms (Boswell sisters), Brunswick, A 9299.
Cosney Island Washboard (Mills brothers), Brunswick, 9311.

Ce mois-ci est paru chez Polydor le *Concerto brandebourgeois N° 2*, de Bach (Polydor, 27293 et 27294) par l'Orchestre Philarmonique de Berlin. C'est une bonne occasion d'attirer l'attention sur la similitude qu'il y a entre le jazz et la musique de Bach. Elle ne sera jamais si sensible qu'au phono, cette boîte magique.

Sans doute les musiciens, les MUSICIENS, enfin, ces personnages, vont à ces mots brandir toutes les divinités de leur répertoire. Je n'en démordrai pas : la musique de Bach, c'est du *Jazz hot* écrit une fois pour toutes. Le génie de Bach est tel que cette captation de la vie par l'écriture ne réussit pas à y inclure un germe de mort. La liberté des instruments, leur expression, la vie intense des parties, sorte de danse magique autour d'un sujet central, n'ont d'équivalent dans la musique de tous les temps que dans le jazz.

Ceci mériterait d'ailleurs d'être développé plus longuement et mieux que dans une chronique de disques. Mais je le répète, c'est encore le phono qui sera le plus persuasif sur ce sujet.

G. R.-D.

Le Gérant : G. Ribemont-Dessaignes. Guilllemot et de Lamothe, Imp - Paris.

DOCUMENTATION M.N.A.M.

Dépositaire général : J. CORTI.
6, Rue de Clichy.

PRIX : 10 francs.